

BULLETIN

APHCQ

Association des professeurs et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

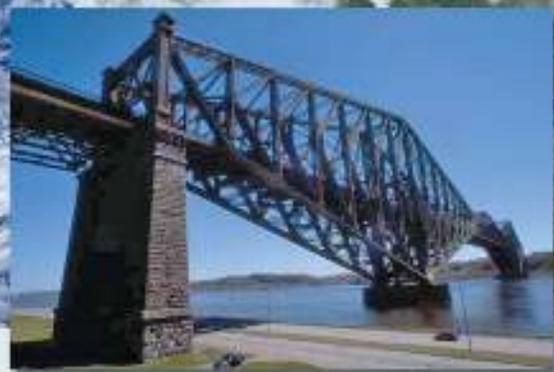
Volume 11, numéro 1
Automne 2004

Rencontre avec...
**M. Paul
Gérin-Lajoie**

page 5

Dossier
**L'histoire
en direct de...**

pages 8, 11, 12 et 14



Dossier
**La Grèce
antique**

pages 18, 25 et 26

L'Association des professeures et professeurs d'histoire des collèges (APHCQ) est une association sans but lucratif incorporée en vertu de la loi sur les compagnies. L'APHCQ regroupe depuis 1994 les professeures et les professeurs d'histoire des collèges et des cégeps du Québec, qu'ils soient publics ou privés. On peut devenir membre associé de l'APHCQ même si on n'enseigne pas dans un collège.

Pour devenir membre, il suffit d'envoyer ses coordonnées (nom, adresse, institutions s'il y a lieu, téléphone, télécopieur, courriel) et un chèque de 35 \$ à l'ordre de l'APHCQ, à Jean-Louis Vallée, Centre d'études collégiales de Montmagny, Cégep de La Pocatière, 115, boulevard Taché Est, Montmagny (Québec) G5V 4J8; courriel: jlvallee@cec.montmagny.qc.ca

Pour rejoindre l'association, prière d'adresser toute correspondance à Jean-Louis Vallée, Centre d'études collégiales de Montmagny, Cégep de La Pocatière, 115, boulevard Taché Est, Montmagny (Québec) G5V 4J8; courriel: jlvallee@cec.montmagny.qc.ca

Adresse courriel du site de l'APHCQ:
aphcq@videotron.ca

Adresse électronique du site web:
<http://www.cvm.qc.ca/aphcq>

Pour faire paraître un article, envoyer la documentation à Martine Dumais, Cégep Limoilou, 8^e avenue, Québec (Québec) G1S 2P2; téléphone: (418) 647-6600, poste 6509; télécopieur: 647-6695; courriel: mdumais@climoilou.qc.ca

EXÉCUTIF 2004-2005 DE L'APHCQ:

Président: Jean-Louis Vallée
(Centre d'études collégiales de Montmagny, Cégep de La Pocatière)

Directrice, responsable du bulletin:
Martine Dumais (Cégep Limoilou)

Directrice: Julie Gravel-Richard
(Collège François-Xavier-Garneau)

Directeur: Marco Machabée
(Collège Bois-de-Boulogne et Cégep du Vieux-Montréal)

Directeur: Bernard Olivier
(Collège Jean-de-Brébeuf)

Directeur: Christian Gagnon
(Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu)

Vie associative	1
Des nouvelles de notre monde	3
Entrevue avec M. Paul Gérin-Lajoie, humaniste	5
Dossier I: L'histoire en direct	
• Découvrir la Chine.....	8
• Un voyage d'études en Belgique pour les élèves du Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu	11
• La richesse de l'enseignement	13
• Et pourtant, la vie continue! Bilan d'un voyage en Palestine	14
Souvenirs, souvenirs II.....	16
Dossier II: L'Antiquité grecque	
• Enseigner la guerre dans le monde grec antique	18
• La Victoire ou la quête d'éternité. Réflexion sur la tradition des vainqueurs aux jeux olympiques	25
• TROIE. Une épopée en manque de souffle	26
Dans les classes et ailleurs	
• L'Auberge Saint-Antoine, un hotel-musée	27
De la plume à la souris	
• Des Lombards aux Vikings	28

Comité de rédaction

Marie-Jeanne Carrière
(Collège Mérici)

Jean-Pierre Desbiens
(Collège François-Xavier-Garneau)

Andrée Dufour
(Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu)

Martine Dumais, coordonnatrice
(Cégep Limoilou)

Linda Frère
(Cégep Limoilou, Cégep de Sainte-Foy
et Collège François-Xavier-Garneau)

Christian Gagnon
(Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu)

Julie Gravel-Richard
(Collège François-Xavier-Garneau)

Mario Lussier
(Cégep Lévis-Lauzon)

Bernard Olivier
(Collège Jean-de-Brébeuf)

Patrick Poulin
(Cégep Lévis-Lauzon)

Jean-Louis Vallée
(Centre d'études collégiales de Montmagny,
Cégep de La Pocatière)

Collaborateurs spéciaux

Patrick Baker
(Université Laval)

Katherine Blouin
(étudiante, Université Laval)

Frédéric Bonin
(membre-associé)

Sylvain Guilmain
(Cégep André-Laurendeau)

Marco Machabée
(Collège Bois-de-Boulogne
et Cégep du Vieux-Montréal)

Pascale Pruneau
(membre-associée)

BULLETIN

APHCQ

Association des professeures et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

Conception et infographie

Sylvie Lacroix
(Ocelot communication)

Impression

Les Copies de la Capitale

Publicité

Martine Dumais
tél. 418-647-6600, poste 6509
mdumais@climoilou.qc.ca

Format des textes à être publiés.

- Fichier (MAC ou IBM PC) en Word ou Word Perfect, sauvegardé en format Word ou RTF.
- Le texte doit être saisi à double interligne, en caractères Times 12 points, à raison de 25 lignes par page, avec le moins de travail de mise en page possible.
- Une version imprimée ou un PDF correspondant à la version finale du fichier, doit obligatoirement accompagner tout texte fourni sur disquette ou par courriel.

Les auteurs sont responsables de leurs textes. Si vous avez des illustrations à proposer, faites-nous les parvenir ou faites-nous des suggestions appropriées.

ISSN 1203-6110

Dépôt légal: Bibliothèque du Québec
et Bibliothèque nationale du Canada

Prochaine publication: hiver 2004

Date de tombée pour les articles et les publicités: 30 janvier 2005

Mot du président

L'année 2004-2005 est maintenant largement amorcée. Le début d'année semble avoir été difficile pour plusieurs d'entre nous puisque le manuel de Georges Langlois et de Gilles Villemure, largement utilisé en histoire de la civilisation occidentale est parvenu, avec un bon retard dans la majorité des cégeps qui l'avaient commandé. L'année scolaire qui commence semble aussi être très chargée. Pour l'exécutif de l'Association, cette année sera importante. Période de transition, elle devrait donner le ton aux prochaines années.

Afin de mener à bon port la barque que vous nous avez confiée en juin, les membres élus se sont divisés les dossiers: Marco Machabée (Cégep du Vieux-Montréal et Bois-de-Boulogne), qui avait été élu *in absentia*, a pris en main nos finances ainsi que le prochain congrès. Bernard Olivier (Collège Jean-de-Brébeuf) a accepté les dossiers de l'ACNU, les archives, ainsi que d'appuyer Marco pour le congrès. Pour sa part, Christian Gagnon (Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu) est chargé des dossiers liés à l'informatique, soit le site Web et le cyberbulletin. Julie Gravel-Richard (Cégep François-Xavier-Garneau), quant à elle, a accepté le secrétariat, alors que Martine Dumais (Cégep Limoilou) continue de diriger le *Bulletin de l'APHCQ*. Des dossiers spéciaux ont aussi été distribués entre les élus de l'exécutif. Les activités Montréal seront coordonnées par Marco Machabée et Bernard Olivier. Leurs vis-à-vis de Québec seront Martine Dumais et Julie Gravel-Richard. Pour ma part, je m'occuperai du dossier du membership et celui des stagiaires. Dans la foulée des conclusions du «Forum sur l'avenir des cégeps», nous essaierons de lancer des passerelles avec les départements d'histoire des universités: Bernard Olivier communiquera avec l'Université de Sherbrooke, Marco Machabée avec l'UQAM, Christian Gagnon avec l'Université de Montréal et Martine Dumais avec l'Université Laval. Pour l'instant, nous visons ces universités. Ensuite, il sera possible de faire de même avec d'autres constituantes des Universités du Québec et, si nous réussissons à élargir notre membership chez nos collègues anglophones, nous pourrions peut-être aller aussi du côté des universités McGill et Concordia. De plus, je vous rappelle que Julie Gravel-Richard coordonnera l'écriture de la lettre qui sera envoyée aux médias

lorsque ce sera nécessaire. Cette lettre posera notre argumentation face au débat qui a cours actuellement au sujet de l'avenir des cégeps.

L'année 2004-2005 devrait donner lieu à une nouvelle réflexion sur les cégeps. Au printemps dernier, le ministre Pierre Reid lançait une vaste consultation sur l'avenir des cégeps. La conclusion semble avoir rassemblé une très grande majorité. Les cégeps sont là pour rester encore au moins 30 ans! Mais maintenant, sous quelle forme? Si vous le permettez, l'APHCQ n'entrera pas dans le débat sur l'autonomie. Nous risquons plus de nous entredéchirer sur le sujet que d'avoir une position commune. Par contre, l'autre partie du débat, celle sur la formation générale pourrait nous intéresser. Comme intervenants directs dans le milieu, quelle formation générale favoriserons-nous? En cas de formation générale «à la carte», devons-nous essayer de nous inscrire dans le choix? Et si oui, en poussant quel cours? Favoriserons-nous un cours d'histoire des sciences et des technologies, un cours sur la citoyenneté ou un autre cours? Laisserons-nous encore une fois la place libre aux autres disciplines «à la mode»? Si nous voulons réagir à temps, c'est donc dès maintenant que nous devons amorcer notre réflexion. D'ici quelques mois nous vous reviendrons sur le sujet d'une façon plus directe. En attendant, rien n'empêche que chacun réfléchisse et se fasse une opinion.

LE CONGRÈS 2005

Vous attendez sûrement avec impatience des nouvelles du prochain congrès de l'Association. Quelques-uns d'entre vous doivent probablement commencer à préparer leur plan de perfectionnement. Voici donc les informations qui pourraient vous être utiles. Le congrès 2005 de l'APHCQ se tiendra au Cégep du Vieux-Montréal les 26 et 27 mai 2005. Pour l'instant, le comité organisateur s'est arrêté sur un thème qui rassemblera au titre (provisoire) suivant: «Le concept de l'Occident, bilan et perspective». Comme pour tous les congrès, le prix de 135 \$ comprend l'inscription au congrès et l'adhésion à l'APHCQ. Cette année le comité organisateur est composé de Marco Machabée, de Bernard Olivier, de Danielle Nepveu (Collège Gérald-Godin), de Nicolas-Hugo Chebin (Collège Gérald-Godin) et de Michael Rutherford (Collège Gérald-Godin).

Le comité organisateur s'est réuni afin de mettre en branle les recherches et afin de nous donner les indications nécessaires (pour plus d'information, voir encadré en page 4).

LES ACTIVITÉS D'AUTOMNE

Comme vous l'avez probablement reçu par courrier électronique, Nicolas-Hugo Chebin nous a tous invité à assister à l'une ou l'autre des représentations des spectacles à caractère historique qui sont organisés par *Les productions du 25 avril*. Est-il besoin de présenter la reconstitution du moment historique qu'est «Le parlement brûle»?

À Québec, l'APHCQ a préparé son brunch conférence d'automne. Encore cette année, l'activité s'est tenue au «réfectoire» du Collège Mérici. Le conférencier invité, Monsieur Louis Painchaud, spécialiste du christianisme ancien, nous a entretenu de *Marie-Madeleine de Nag Hammadi au DaVinci Code: histoire et mythe*. La conférence qui fut encore un succès s'est tenue le 14 novembre dernier.

LE BULLETIN D'AUTOMNE

Vous avez entre les mains la dernière édition du *Bulletin de l'APHCQ*. Toute l'équipe éditoriale de notre bulletin de liaison est particulièrement fière du résultat que vous avez entre les mains. Les collègues de Montréal ont réussi à rencontrer Monsieur Paul Gérin-Lajoie, ministre responsable, sous le gouvernement Lesage, de la création du ministère de l'Éducation. Marco Machabée et Bernard Olivier nous ont donc rapporté une entrevue qui nous éclaire sur l'homme derrière la légende et sur son œuvre importante en éducation. Dans ce même numéro, vous pourrez lire un dossier sur les voyages. Certaines de nos collègues nous parleront de leur expérience d'accompagnement d'élèves lors de voyages éducatifs. Nous aurons même droit au récit de Mario Lussier (Cégep de Lévis-Lauzon) nous contant son voyage très récent en Palestine. Parti dans le cadre de la mission CSN de protestation contre le «mur de protection» israélien, notre collègue a pu rencontrer Yasser Arafat.

De plus, à l'heure des films «Troie» et «Alexandre», nous vous offrons un dossier sur la Grèce antique. Vous y retrouverez le texte enrichi de la communication de Patrick Baker à notre dernier congrès. Julie Gravel-Richard nous offre un article qui suit





l'actualité de cet été. Face aux résultats de nos athlètes lors des jeux olympiques (et paralympiques) d'Athènes, elle nous offre une réflexion sur la victoire vue par les Grecs anciens. Parlant de Grecs, elle nous fait une analyse toute d'actualité sur la sortie cet été du film *Troie*.

L'ACNU, LE CONCOURS

Vous devriez, tout comme moi, avoir reçu il y a quelques semaines une lettre de Monsieur Michel Brûlé, représentant de l'ACNU. Cette lettre nous annonçait l'annulation pour cette année du concours qui avait été lancé en août.

Pour ceux qui n'ont pas reçu la lettre, je vous résume les faits. Lors de notre assemblée générale en juin, Monsieur Brûlé nous faisait un bilan très positif de l'expérimentation à laquelle nous avons participé. Du coup, il nous invitait à intégrer, pour l'année 2004-2005, le concours à nos plans de cours. Pour avoir discuté du sujet avec plusieurs d'entre vous, je sais que la participation aurait été bonne, très bonne. Ce que nous ne savions pas, c'est que des coupes budgétaires importantes étaient demandées à l'ACNU. Ajoutez à cela la baisse de l'aide financière extérieure et vous avez le résultat actuel : l'annulation du concours.

Cette annulation pour 2004-2005 est perçue comme douloureuse par l'exécutif de l'APHCQ. Par contre, il nous est demandé de la considérer plutôt comme un report. L'ACNU continue de croire, nous assure-t-on, au concours et cherche à trouver le financement nécessaire. Plusieurs nous dirons peut-être que nous aurions pu participer monétairement au concours. Nous y avons pensé mais deux raisons nous ont poussé à rejeter l'option. Premièrement le rôle de l'APHCQ n'est pas de donner de tels prix. Nos statuts nous permettent de soutenir de tels projets, mais pas de les financer en tout ou en partie. Deuxièmement, nos finances, quoi que bonnes, ne nous permettent pas une telle ponction. Nous devons donc nous contenter d'aider nos élèves, de faire de la publicité chez nos membres et de fournir des noms de personnes disposées à faire la correction des copies.

Par contre, on nous assure à l'ACNU que tout sera fait pour que le concours ne s'arrête pas là. Il se fait de la recherche de financement et nous devrions être informés des prochains développements. Le concours était, selon tous, de qualité et ce ne sont pas les résultats de l'an dernier qui devraient handicaper une reprise future. Au

contraire, les résultats obtenus ne peuvent qu'être garants de la qualité future.

À toutes celles et à tous ceux qui devront, tout comme moi, annoncer à leurs élèves le report du concours, je vous remercie d'avoir travaillé à sa réussite. Je vous demande aussi de garder cette flamme et de continuer à croire dans ce genre d'activités. Si c'est possible, si le financement est trouvé, il devrait nous revenir dans les prochaines années. Soyez assurés que de notre côté, nous ferons tout ce qui est possible pour appuyer un projet d'une telle envergure.

Avant de terminer, je voudrais remercier nos membres qui ont travaillé au projet avec l'ACNU. Pour commencer, je remercie Chantal Paquette (Cégep André-Laurendeau), Sans elle, le concours de l'année dernière n'aurait pas eu lieu, les bases d'une prochaine édition ne seraient pas là. Tout le travail serait à faire ! Cette année, Bernard Olivier fut notre lien avec l'ACNU. Jusqu'à la mi-octobre, il a œuvré à la réussite du concours sans savoir qu'il y avait un problème de financement. Il en a été informé quelques jours avant nous. Merci de tout cœur Chantal et Bernard. ♦

Jean-Louis Vallée

Centre d'études collégiales de Montmagny

Brunch annuel de la section Québec

Trente-trois personnes ont participé au brunch annuel de la section Québec le 14 novembre dernier au Collège Mérici. Le conférencier, M. Louis Painchaud de la Faculté de théologie et des sciences religieuses de l'Université Laval, nous a entretenus de « Marie-Madeleine de Nag Hammadi au *Da Vinci Code*: histoire et mythe. » Le prochain bulletin vous offrira un compte-rendu de cette rencontre. ♦



Jean-Louis Vallée

Un diaporama électronique pour aider à présenter des manuscrits datant de l'Antiquité.



Université Laval

Louis Painchaud, conférencier



Des activités à profusion en histoire et en sciences humaines

JOURNÉES DES SCIENCES DE LA RELIGION

Pour une 3^e année consécutive, le Cégep de Sainte-Foy (et notamment les enseignantes et enseignants d'histoire), en collaboration avec plusieurs partenaires, a présenté ses Journées des Sciences de la Religion du 15 au 19 novembre. Après le judaïsme et l'hindouisme, c'est au tour de l'Islam de se faire mieux connaître. Au programme, conférences, concerts, cérémonie du thé, reportages, rencontres, exposition, cinéma qui ont pour but de «sensibiliser à la réalité du voisin musulman, aux différentes facettes de sa religion et aux multiples cultures dans lesquelles l'Islam s'est implanté au cours des siècles.»

AVANT-PREMIÈRE

Grâce à la collaboration de Communication Savi, la section Québec a obtenu des places gratuites pour l'avant-première du film «Alexandre le Grand» d'Oliver Stone qui est sorti sur nos écrans le 24 novembre. Des enseignants et enseignantes ont donc pu voir en primeur ce drame historique.



Présentement à l'affiche.

CONGRÈS EN PALESTINE

Mario Lussier (Cégep Lévis-Lauzon) a participé à la délégation de la FNEEQ qui s'est rendue pour un congrès en Palestine au début d'octobre. (cf. article page 14) Il est venu faire un témoignage sur son expérience au Cégep Limoilou en novembre.

VOYAGE ÉDUCATIF

Des enseignants d'histoire et des étudiants du Collège François-Xavier-Garneau sont allés en voyage éducatif aux États-Unis au mois d'octobre.

Expositions à surveiller et à mettre à vos agendas

- «Copyright Rubens, l'art du grand imagier», au Musée national des Beaux-Arts à Québec du 14 octobre au 9 janvier 2005.
- «Égypte éternelle, chefs-d'œuvre d'art ancien du British Museum» au Musée des Beaux-Arts de Montréal du 27 janvier au 22 mai 2005.
- «Dieu, le tsar et la Russie» au Musée de la civilisation à Québec du 6 avril 2005 au 5 mars 2006.
- «Camille Claudel et Rodin: la rencontre de deux destins» au Musée national des Beaux-Arts à Québec du 26 mai 2005 au 11 septembre 2005.
- «Histoires d'une éruption: Pompéi» au Musée canadien des civilisations à Gatineau du 27 mai 2005 au 11 septembre 2005 (En 2006, ce musée présentera une exposition sur Pétra en Jordanie.)
- «Catherine la Grande: un art pour l'Empire; chef-d'œuvres du Musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg» au Musée des Beaux-Arts de Montréal du 2 février au 7 mai 2006.

Publications

- Dufour, Andrée (Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu), «Les institutrices rurales du Bas-Canada: une image revisitée», *Cap-aux-Diamants*, no 75 (automne 2003): p. 32-37.
- Dufour, Andrée. «Quebec's Education Revolution», *The Beaver. Canada's History Magazine*. August/September 2003: p. 6-7.
- Laporte, Gilles (Cégep du Vieux-Montréal), *Patriotes et Loyaux: leadership régional et mobilisation politique entre 1837 et 1838*, Québec, Septentrion, 2004. 400 pages. (Le lancement a lieu début décembre et il a été présent au stand Septentrion au Salon du livre de Montréal en novembre).

Des professeurs présents dans les médias

- Marie-Jeanne Carrière (Collège Mérici) fera en février une émission sur Le Moyen-Age et le commerce à Radio-Galilée, dans le cadre de «Visions d'histoire».
- Jean-Pierre Desbiens (Collège François-Xavier-Garneau) fera en février aussi une émission sur «Philippe Le Bel et les Templiers» pour «Visions d'histoire» à Radio-Galilée.
- Mario Lussier (Cégep Lévis-Lauzon) a accordé une entrevue à Télévision Quatre-Saisons (Québec) à l'occasion du décès de Yasser Arafat.

JOURNÉES RUSSES

Au Collège Jean-de-Brébeuf, des Journées russes ont eu lieu les 23 et 24 septembre. Au « menu », deux conférences sur « L'extraordinaire capacité d'adaptation de la civilisation russe », conférences données par Bernard Olivier (professeur à ce même collège), et des activités et ateliers donnés par des spécialistes ou des membres de la communauté russe de Montréal. Il y a eu des ateliers d'initiation à l'alphabet cyrillique, d'initiation à la littérature russe, à la musique russe (donné par Michel Veilleux, le musicologue), à l'architecture russe, au théâtre russe et au conte russe (donnés par Kim Yaroshevskaya), des tables rondes animées par des étudiant(e)s ayant étudié ou vécu en Russie, le jeu d'échecs en Russie, le cinéma russe, et avec un buffet de mets russes qu'on avait fait venir d'un restaurant russe de Montréal.

DES CHANGEMENTS AU COMITÉ DE RÉDACTION DU BULLETIN

Récemment, le comité du bulletin a vécu des départs et des arrivées. Nous souhaitons donc la bienvenue à Julie Gravel-Richard (Collège François-Xavier-Garneau), Bernard Olivier (Collège Jean-de-Brébeuf) et Patrick Poulin (Cégep Lévis-Lauzon). Nous profitons



Membres du comité du bulletin – Jean-Pierre Desbiens (Collège François-Xavier-Garneau), Patrick Poulin (Cégep Lévis-Lauzon), Linda Frève (Cégep Limoilou, Cégep de Sainte-Foy et Collège François-Xavier-Garneau), Mario Lussier (Cégep Lévis-Lauzon), Martine Dumais (Cégep Limoilou), Julie Gravel-Richard (Collège François-Xavier-Garneau), Jean-Louis Vallée (Centre d'études collégiales de Montmagny, Cégep de La Pocatière) et Marie-Jeanne Carrière (Collège Mérici). Absents sur la photo: Andrée Dufour (Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu), Christian Gagnon (Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu) et Bernard Olivier (Collège Jean-de-Brébeuf).

de la même occasion pour remercier Sylvain Bélanger (membre-associé), Nicolas-Hugo Chébin (Cégep Gérald-Godin), Denis Dickner (Cégep Limoilou), Hélène Laforce (Cégep

Limoilou) et Pierre Ross (Cégep Limoilou) pour leur collaboration. La photo vous offre un aperçu du nouveau comité, malgré l'absence de quelques membres. ♦

La préparation du congrès 2005 déjà en marche!

Oyé! Oyé! Nous avons l'immense plaisir de vous annoncer que le 11^e congrès de l'APHQC se tiendra au Cégep du Vieux-Montréal les 25, 26 et 27 mai prochains. Si certains se souviennent encore du succès du congrès de 1997 en ces lieux, qui débuta par une conférence d'ouverture de Micheline Dumont, d'autres évoqueront les avantages de la position géographique du « Vieux », en plein cœur du quartier latin. Nos pèlerins bénéficieront donc de la protection de saint Denis, réputé pour favoriser la convivialité de ses protégés, mais ils profiteront également de la proximité de différents services, tels l'hébergement ou le transport.

La première réunion du comité du congrès 2005 s'est tenue au mois d'octobre dernier. Danielle Nepveu, Nicolas-Hugo Chebin, Michael Rutherford (Collège Gérald-Godin), Marco Machabée (Cégep du Vieux-Montréal et Bois-de-Boulogne) ainsi que Bernard Olivier (Collège Jean-de-Brébeuf) se sont réunis afin de préparer ce projet. Le thème conducteur du prochain colloque concernera le concept même de l'Occident. D'une part, ce fil conducteur nous permettra de réviser certaines perspectives historiques contemporaines de la notion « occidentale » (historiographie, chronologie,

bilan) et d'approfondir les différentes interprétations de son développement temporel. D'autre part, ce thème permettra d'aborder un aspect pédagogique important pour les enseignants d'Histoire du collégial, celui de l'enseignement du cours concernant *l'Histoire de la Civilisation occidentale*. Nous souhaiterions faire un bilan de ces 15 années (ou presque!) de prestation et de vulgarisation, à travers quelques volets qui pourraient faire l'objet de débats: la façon d'aborder le cours, les différentes méthodes d'enseignement utilisées, les thèmes à y aborder, etc. Croyez-vous qu'il soit nécessaire de poursuivre l'enseignement de cette histoire en particulier dans un contexte de mondialisation?

Même si le projet vient tout juste d'être lancé, et qu'il n'est pas défini dans son ensemble, vos propositions de thèmes, de débats ou de conférenciers sont les bienvenues. N'hésitez pas à nous donner vos idées ou vos commentaires. Les personnes intéressées peuvent écrire par courriel à Marco Machabée, au mmachabee@hotmail.com.

À bientôt! ♦

Le comité du congrès 2005

Entrevue avec...

M. Paul Gérin-Lajoie, humaniste

Nous sommes très heureux de vous présenter une entrevue réalisée avec M. Paul Gérin-Lajoie à Montréal en octobre dernier. Merci à Bernard Olivier (Collège Jean-de-Brébeuf) et à Marco Machabée (Collège Bois-de-Boulogne) pour la réalisation de cet entretien, ainsi qu'à Sylvain Guilmain (Cégep André-Laurendeau) pour sa collaboration.

Monsieur Paul Gérin-Lajoie est le fondateur et le président du Conseil d'administration de la Fondation Paul Gérin-Lajoie. Cette organisation philanthropique contribue depuis 1977 à l'éducation et à la formation de base de la jeunesse et à l'alphabétisation des adultes dans les milieux démunis d'Afrique et d'Haïti, de même qu'elle favorise la participation des Canadiens à la coopération internationale.

Au cours des années 1960-1966, lors de ses mandats réalisés en tant que vice-premier ministre, ministre de la Jeunesse et premier titulaire du ministère de l'Éducation du Québec, M. Paul Gérin-Lajoie a été le principal artisan des profondes mutations apportées au système d'éducation au Québec durant la Révolution tranquille. Il a également été l'instigateur des premiers projets internationaux du Québec.

Instigateur et signataire des premiers accords de coopération en matière d'éducation et de formation entre le Québec et la France, il a contribué activement au développement de liens organiques et durables avec plusieurs pays francophones, en Afrique comme en Europe. Il a été, dès 1961, l'un des pionniers du concept de la Francophonie.

Président de l'Agence canadienne de développement international (ACDI) de 1970 à 1977, il a assuré l'élaboration, la négociation et la réalisation de plusieurs milliers de projets de coopération internationale du Canada avec plus de 75 pays et une soixantaine d'organisations internationales. Sous sa direction, le budget annuel du Canada pour le développement international est passé de 350 millions à plus d'un milliard de dollars, portant sur les objets les plus divers, depuis les programmes de formation en ressources humaines jusqu'à l'élaboration de différents types d'infrastructures. Il a été notamment l'initiateur et l'animateur d'un programme de coopération industrielle du Canada avec plusieurs pays en développement.

M. Paul Gérin-Lajoie a siégé au Conseil des gouverneurs de la Banque mondiale (BM) et des quatre grandes banques régionales de

développement pour l'Afrique (BAD), pour l'Amérique latine (BID), pour les Caraïbes (BDC) et pour l'Asie (BASD). Il a été vice-président du Conseil des gouverneurs du Fonds africain de développement (FAD). Il a également été membre du Conseil des gouverneurs du Centre de recherches pour le développement international (CRDI) et membre du conseil d'administration de la Société pour l'expansion des exportations (SEE). Il a été le président-fondateur du comité Commerce international de la Chambre de commerce de Montréal et membre de la Commission canadienne pour l'expansion du commerce extérieur.

Pendant plusieurs années, il a agi à titre de conseiller pour de nombreuses institutions des Nations Unies et comme conseiller international de plusieurs organisations canadiennes et étrangères.

Après sa carrière publique, M. Paul Gérin-Lajoie a dirigé pendant dix ans une société-conseil dans le domaine de la coopération internationale, Projecto International. En 1987, il a quitté ses fonctions pour se consacrer entièrement à la présidence de la Fondation Paul Gérin-Lajoie.

Boursier Rhodes, licencié en droit de l'Université de Montréal, membre du Barreau du Québec, il est docteur en droit constitutionnel de l'université d'Oxford. Il s'est vu décerner des doctorats honoris causa par de nombreuses universités, au Canada et à l'étranger, ainsi que le prix David en sciences morales et politiques (Québec) et le prix de la Paix attribué par le Mouvement canadien pour une fédération mondiale.

Compagnon de l'Ordre du Canada, grand officier de l'Ordre national du Québec, officier de l'Ordre de la Pléiade, commandeur de l'Ordre du Mérite, de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem et de Malte, grand officier de l'Ordre national du Lion (Sénégal), chevalier de l'Ordre National de la Légion d'Honneur (France), membre du Club de Dakar, M. Paul Gérin-Lajoie est également auteur de nombreuses publications.¹



M. Paul Gérin-Lajoie

Cette entrevue a été réalisée à la Fondation Paul Gérin-Lajoie le jeudi 21 octobre 2004.

APHCQ. Grâce à plusieurs réalisations – entente de coopération technique avec la Tunisie en 1964, entente en éducation avec la France en 1965, énoncé du prolongement international des compétences provinciales (doctrine Gérin-Lajoie), vous avez contribué à l'ouverture du Québec sur le monde durant et depuis les années soixante. Quel rôle doit, selon vous, jouer le réseau de l'éducation dans l'ouverture du Québec et des Québécois sur le monde?

PGL. Le rôle du réseau de l'éducation, c'est de contribuer à l'ouverture des jeunes sur le monde par les enseignements qu'on leur donne, y compris les cours multidisciplinaires. L'éducation constitue l'assise même de l'identité d'une société dans laquelle chacun se reconnaît.

Cela est pour le développement du Québec, que ce soit dans une perspective fédérative canadienne – je suis fédéraliste par conviction –, ou une perspective plus large, avec la mondialisation. Et ce quelle que soit la forme que prend la mondialisation. On a jusqu'à présent mis en avant l'aspect économique mais on se rend compte que le concept de mondialisation va bien au-delà. Et en voulant faire l'exception culturelle, on reconnaît par le fait même l'interpénétration des cultures.

Tout cela fait que les jeunes doivent vraiment s'insérer dans la vie avec ce bagage de préalables qui devra marquer toutes les activités de leur vie.

APHCQ. C'est donc quand on se connaît soi-même qu'on peut s'ouvrir plus facilement aux autres?

PGL. En effet, mais je ne suis pas très friand de l'expression «se connaître soi-même»



Rencontre avec...

1. Cette biographie est tirée du site Internet officiel de la Fondation Paul Gérin-Lajoie, www.fondationpgl.ca/fondation/statique/intro.html, 28 octobre 2004.



parce que cela est un exercice déjà un peu avancé et qui demande un temps de réflexion.

Je préfère insister sur l'être de chacun consciemment ou pas.

J'attache beaucoup d'importance au non-conscient et à l'instinctif dans le comportement des individus. Une culture comprend toutes sortes d'éléments économiques autant qu'artistiques et autres. La question religieuse en fait aussi partie même si on est athée. J'appelle cela la question religieuse au sens large car la négation d'une religion, ça fait aussi partie d'une culture.

À l'intérieur d'une même culture, qu'elle soit québécoise, française ou soi-disant européenne, il y a de la place pour les caractéristiques de chaque individu.

On a un peu oublié la présence que devait avoir l'enseignement de l'histoire (...) l'histoire est pourtant un élément très important de la formation des jeunes, tout autant que d'apprendre à parler et à écrire correctement sa langue.

APHCQ. Où en est le Québec dans ses relations internationales et quelle est l'importance des délégations du Québec à l'étranger?

PGL. En dehors de celle de la France, je ne connais qu'en partie les délégations du Québec à l'étranger. Mais on semble surtout y insister sur les aspects économiques.

Il y a toujours des répercussions sur l'aspect culturel mais idéalement – même si le Québec n'a probablement pas les moyens de répondre à l'idéal, les délégations du Québec à l'étranger devraient comprendre des aspects qui englobent la culture québécoise de façon plus large que simplement les échanges, comme une exposition d'art québécois à l'étranger, ce qui n'a pas lieu très souvent à ma connaissance.

La délégation générale de Paris joue un rôle polyvalent qui embrasse davantage que les aspects économiques, qui n'ont d'ailleurs peut-être pas, dans ce cas-là, une place aussi large que cela serait justifiable.

Le public québécois manque probablement d'information sur le rôle de nos missions à l'étranger et leur rôle est donc peu connu de la population. Récemment, le

gouvernement du Québec a donné un appui à la population de Haïti pour remédier à la misère causée par le désastre des Gonaïves. C'est une façon de faire connaître la place que le Québec doit prendre dans les relations internationales, mais là encore, on risque de voir tomber rapidement la question dans l'oubli si personne ne se charge de signaler à la population canadienne, par les médias, le rôle du Québec et les retombées de ce rôle.

Car il s'agit dans ce cas d'un secours d'urgence, si bien que dans 10 ou 20 ans, il n'en restera rien de « visible ». L'hôpital d'urgence qui va être constitué aura des effets sur la santé des gens et sur le comportement des individus, et c'est un point sur lequel le gouvernement du Québec devrait se pencher.

Les gouvernements, quels qu'ils soient, et le Québec n'y échappe pas, ont tendance à s'occuper des urgences dans les affaires de leur propre pays, de leur environnement, mais on attend d'hommes d'État, en particulier des nôtres, une vision à plus long terme du développement du Québec et on s'attend à ce qu'ils fassent également partager cette vision à la population.

APHCQ. Vous avez occupé les fonctions, dans le cabinet Lesage, de ministre de la Jeunesse, de 1960 à 1964, et de ministre de l'Éducation, de 1964 à 1966. À l'époque, quelle place réservait-on à l'histoire dans les réformes du nouvel enseignement québécois et quel jugement portez-vous sur l'enseignement de cette discipline aujourd'hui?

PGL. À l'époque, tout se bousculait, tout s'est passé très rapidement, on nous en fait d'ailleurs parfois le reproche. On a attaché beaucoup d'importance à la question des nouvelles structures du système d'éducation, la structure de l'enseignement secondaire, l'ajout du collégial et même une modification des structures au niveau des universités. Tout cela afin d'ajuster le secondaire au cégep, le cégep à l'université, et l'université à la présence des cégeps.

Dans cette bousculade, je pense que, si mon souvenir est bon, on a un peu oublié la présence que devait avoir l'enseignement de l'histoire alors que l'histoire est pourtant un élément très important de la formation des jeunes, tout autant que d'apprendre à parler et à écrire correctement sa langue. Il est important d'avoir des assises s'appuyant sur l'évolution qu'a connue la société québécoise et canadienne dans son ensemble en faisant, bien sûr, les distinctions qui s'imposent.

Le fait que le Québec et l'Est du Canada aient été le berceau du Canada d'aujourd'hui fait que, lorsqu'on parle d'histoire du Canada, jusqu'à une certaine époque, il s'agit vraiment de l'histoire du Québec et de l'Est du Canada. Il faut commencer dès le primaire à donner aux élèves les grands éléments, les grandes composantes de notre histoire, la dynamique qui a contribué à forger le Québec et le Canada pour ensuite leur donner un enseignement de l'histoire plus complet.

Je trouve que ce qu'on fait est insuffisant parce que l'histoire, c'est ce qui forge un peuple.

Sans qu'on s'en rende compte, c'est ce qui nous fait réfléchir sur nos origines, sur ce que nous sommes. Et il faut que la masse de la population, je dirais presque inconsciemment, dans un mouvement absolument spontané, en arrive à avoir les réflexes d'un Québécois qui a des racines. L'enseignement de l'histoire devrait être organisé à tous les niveaux de façon coordonnée, de façon à ce que les jeunes puissent acquérir plus facilement une vue d'ensemble présentée systématiquement.

Même si les jeunes oublieront en partie cet aspect systématique avec le temps, il en restera des composantes qui deviendront, dans l'esprit de ces jeunes devenus des adultes, les lignes de force de l'évolution du Québec.

L'enseignement de l'histoire devrait être organisé à tous les niveaux de façon coordonnée, de façon à ce que les jeunes puissent acquérir plus facilement une vue d'ensemble présentée systématiquement.

APHCQ. Depuis quelques années, certaines instances du secteur de l'éducation remettent en question le rôle ainsi que la raison d'être des cégeps au Québec. Qu'en pensez-vous et quelle mission attribueriez-vous aux cégeps si vous étiez encore ministre de l'Éducation?

PGL. Je ne mets certes pas les cégeps en question. Il faut toujours améliorer la façon de faire ce qu'on fait, c'est un processus continu; mais tout remettre en cause, ce n'est pas du tout ce que je veux dire. Tout ce qu'on fait dans la vie doit être l'objet d'amélioration, d'une certaine interrogation sur le rendement qu'on obtient par rapport



aux objectifs visés, d'une réflexion sur des objectifs qui peuvent changer au cours des années selon l'évolution de la société.

Rien que de mentionner le mot «mondialisation», on y voit tout de suite le rôle du cégep, qui est à la jonction de l'enseignement de base, le primaire et le secondaire, et de l'enseignement universitaire, qui doit, lui, s'adapter à aux conditions de vie et à la vision qu'on se fait du développement du monde.

Les guerres régionales remettent aujourd'hui en question notre vision du monde. On doit se demander si les guerres mondiales ne sont pas tout simplement remplacées par des guerres régionales auxquelles presque tout le monde participe quand même de façon peut-être moins intense.

Tout cela illustre jusqu'à quel point il faut constamment s'interroger sur la valeur de ce qu'on fait au plan humain et sur l'influence que cela exerce sur le développement de l'individu.

APHCQ. S'interroger veut donc dire également aider nos jeunes, leur apprendre à s'interroger eux aussi. Est-ce que le cégep n'est pas le meilleur moment de leur vie pour le faire? Est-ce que ce n'est pas là qu'ils peuvent apprendre à obtenir une vue d'ensemble, à réfléchir de façon plus globale, avant d'aller se spécialiser à l'université, puisqu'ils ont au cégep la maturité qu'ils n'ont pas au secondaire?

PGL. Bien sûr. Vous ouvrez ici la porte à une opinion que j'ai sur la façon de former les jeunes à travers le système d'éducation. À l'origine, la formation de l'individu se faisait par un enseignement magistral qui faisait appel à la réflexion mais pas à la créativité des jeunes. C'était une façon relativement limitée qui a varié selon les époques.

Aujourd'hui, avec tous les instruments qu'on a, y compris les instruments informatiques, on a tout ce qu'il faut pour permettre aux jeunes de découvrir par eux-mêmes. Et cela change le rôle du professeur, qui doit exercer la même influence que par le passé mais de façon différente.

Quand je vois tout ce que les jeunes d'aujourd'hui peuvent faire sur Internet, malgré les abus dans l'utilisation du temps qu'ils y consacrent, je vois qu'il y a un potentiel énorme pour que le jeune développe son habitude à se poser des questions et à chercher lui-même les réponses, souvent multiples, aux questions qu'ils peuvent se poser.

Cette remise en question de la façon de faire des jeunes amène à repenser le rôle du professeur. J'aimerais beaucoup voir une classe où un professeur et ses étudiants remettraient en cause le rôle du professeur et essaieraient de définir ensemble la nouvelle forme que le rôle du professeur peut prendre. On parle beaucoup du rôle des jeunes mais je trouve qu'il se fait très peu de choses pour apprendre aux jeunes, les amener, les provoquer à se poser dans leur tête des questions et à partager tout cela avec d'autres.

Aujourd'hui (...) on a tout ce qu'il faut pour permettre aux jeunes de découvrir par eux-mêmes. Et cela change le rôle du professeur, qui doit exercer la même influence que par le passé mais de façon différente.

APHCQ. Si le cégep est l'endroit idéal pour ce genre de questionnement de la part de jeunes qui sont intellectuellement préparés à le faire sans avoir encore les soucis de la spécialisation universitaire, il ne faut donc surtout pas les abolir, qu'en pensez-vous?

PGL. Oui, je crois fermement aux cégeps et je n'imagine pas, dans ma tête, qu'on puisse passer du secondaire 5 ou 6 ou 7 directement à l'université. Le programme d'entrée à l'université pourrait toujours être changé, mais un programme, c'est du papier.

Cela ne reflète pas la maturité du jeune. La maturité, on le sait tous, cela vient progressivement. Cela ne change pas une certaine journée parce qu'on a changé de maison d'enseignement.

C'est, par nature, le but du cégep d'assurer cette transition, je dirais plutôt cette continuité, entre un environnement d'éducation et un autre totalement différent. Au secondaire, les jeunes sont passablement encadrés, mais si on compare la fin du secondaire à l'université, on passe d'un certain encadrement à pas d'encadrement du tout, ou presque.

Alors que le cégep permet d'obliger les jeunes à provoquer eux-mêmes leur cheminement et leur développement avec l'avantage d'un guide qui est le professeur. Au secondaire, on n'a pas la même mentalité, on a beau amener les jeunes à faire des travaux de recherche, je ne sais pas jusqu'à quel point, dans un très grand nombre de

cas, on ne se contente pas de travaux copiés-collés, de citations qui ne sont pas le fruit d'une réflexion personnelle.

Le professeur a beau dire que ce n'est pas la façon de le faire, ce qui est fait est fait et une fois l'étape franchie, on passe à autre chose. Comme vous le savez, je n'ai jamais été un enseignant de carrière mais j'ai néanmoins certaines idées sur l'enseignement.

Le cégep permet d'obliger les jeunes à provoquer eux-mêmes leur cheminement et leur développement avec l'avantage d'un guide qui est le professeur.

APHCQ. Est-ce que vous pensez que vous auriez fait un bon enseignant?

PGL. J'ose croire que oui. Je n'y ai jamais pensé car j'ai été élevé dans une famille d'avocats et il m'est venu tout naturellement d'entrer moi aussi dans cette profession.

Mais j'ai toujours aimé la communication, convaincre les autres de certaines idées, de certaines interprétations des choses de la vie. Mais cela est pour nous un peu comme une communication à sens unique, alors que dans l'enseignement, il y a plus de dialogue.

Et ça, je n'ai pas eu à le vivre beaucoup. Parce que même dans les assemblées politiques, j'invitais la population à poser des questions et à exprimer des opinions, mais il y a beaucoup de monde dans une assemblée politique, ce n'est pas comme dans une classe de cégep où on peut vraiment avoir une discussion.

APHCQ. Selon vous, les cégeps ont-ils rempli leur mission jusqu'à présent, même s'il y a toujours place à amélioration?

PGL. Un journal m'a fait dire il y a quelque temps que les cégeps n'avaient pas rempli leur mission. Mais les journaux prennent facilement des citations hors contexte. Ce que j'ai dit, c'est que le cégep avait en partie raté sa vocation sous l'angle de l'interpénétration de la formation préuniversitaire et de la formation technique.

La commission Parent visait, par la polyvalence au secondaire et au cégep, à revaloriser l'enseignement technique. Or, à mon avis, cette valorisation a plutôt été diminuée parce que presque tous les directeurs de cégeps ont été puisés à même le bassin des

(Suite à la page 29: M. Paul Gérin-Lajoie)

Découvrir la Chine...

n.d.l.r. Cet article d'une étudiante diplômée en histoire, globe-trotter à ses heures, nous a paru intéressant pour plusieurs raisons. Il pourra notamment nourrir encore plus votre fascination pour l'Empire du Milieu qui fait rêver bien des gens depuis bien longtemps. De plus, il montre l'impact de notre enseignement à moyen et à long terme.

C'est un professeur d'anthropologie au collégial qui, le premier, m'a donné le goût de découvrir la Chine. Il y a de cela bientôt dix ans, Carlos Manzi du Cégep Limoilou, m'avait fait découvrir dans le cadre de son cours les richesses, trop peu enseignées en Occident, de la culture et de l'histoire des différents pays d'Asie. Lors du premier cours, chaque étudiant devait piger un petit bout de papier, sur lequel était inscrit un mot dans une graphie asiatique. J'ai pigé un carré traversé en son centre par un trait vertical: Chine en mandarin, «L'Empire du Milieu». Durant les trois mois qui suivirent, je m'initiai avec passion aux coutumes matrimoniales de la Chine impériale. Mue par cet intérêt nouveau, j'étudiai dans le cadre d'un cours de science politique l'histoire de la Chine maoïste, et me promis d'oser, un jour, m'immerger au sein de cet immense et intimidant pays. À l'été 2004, après avoir arpenté à maintes reprises le Proche-Orient et la Méditerranée, il était temps pour mon mari et moi de faire le grand saut et de partir à la découverte de cet univers si peu, et surtout si mal connu. Nous avons donc pendant deux mois sillonné la Chine han et cantonaise (qui exclut notamment les territoires annexés du Xinjiang et du Tibet et de la Mongolie, lesquels possèdent une identité ethno-linguistique, culturelle, et religieuse propres): Beijing, Shanghai, Nanjin, Suzhou, Hangzhou, Hong Kong, Macao, Guanzhou, Chengdu et Xi'an furent nos principales étapes. C'est à la première de ces villes, et à ses habitants surtout, que je consacrerai cette chronique

Le 28 juin 2004, après un voyage en avion de quatorze heures depuis Paris via Vienne, nous foulons enfin le sol chinois, plus précisément celui de Beijing (Pékin). Outre l'air lourd chargé d'humidité et de fumée de tabac, la meute typique de chauffeurs de taxis et la sensation d'être une minorité franchement visible, nous sommes avant tout surpris par la modernité de la ville.

Capitale de la Chine depuis que les «hordes» de Genghis Khan s'y établirent il



L'entrée de la Cité interdite à Beijing près de la Place Tian-An-Men.

Marline Dumais

y a de cela huit siècles, Beijing est une ville continentale tentaculaire de près de quatorze millions d'habitants au relief plat, aux avenues monumentales et au visage de plus en plus occidentalisé. Ainsi la large autoroute goudronnée menant au centre de la ville est impeccablement aménagée et bordée de panneaux publicitaires aux enseignes de multinationales européennes et nord américaines. L'avenue Wanfunjing, sur laquelle se trouve notre hôtel, est la principale artère commerciale de Beijing. Jonchée de rutilants centres commerciaux de luxe, de boutiques branchées, de «fast food» et de néons qui, le soir venu, brillent et clignotent de mille feux, elle semble faire un pied de nez aux quartiers populaires qui l'entourent et qui témoignent encore, mais pour combien de temps, d'une époque que la Chine veut aujourd'hui révoluer.

À la veille des prochains Jeux Olympiques dont elle sera l'hôte en 2008, Beijing veut en effet afficher au monde sa modernité, et c'est dans une frénésie immobilière peu soucieuse de la préservation du patrimoine architectural populaire que sont peu à peu rasés de la capitale des quartiers entiers d'habitations traditionnelles sur cours, les *hutongs*. Il suffit de bifurquer dans une des rues perpendiculaires à Wanfunjing pour découvrir ces dédales de ruelles bondées d'où s'échappent cris d'enfants, odeurs plus ou moins appétissantes et étals colorés et fumants. Les *hutongs*, qui à l'origine couvraient littéralement la ville, sont aujourd'hui concentrés autour de la Cité interdite. Désireux de préserver leurs quartiers, des associations de citoyens se sont formées, qui militent pour la sauvegarde des derniers *hutongs* de Beijing.

Un peu partout dans la ville, sur les avenues commerçantes comme dans les boucles de métro et aux abords des sites touristiques déambulent les plus humbles de la société, que nous avons côtoyés tout

au long de notre voyage: vieillards sans le sou, enfants crasseux et handicapés en haillons qui tantôt gagnent modestement leur vie en amassant les bouteilles et cannettes vides des badauds, tantôt jouent de la musique, tantôt vendent des cartes postales, tantôt encore mendient. Laissés pour compte d'un État qui se dit pourtant communiste, ils témoignent, tout comme les milliers de paysans qui s'entassent dans les villes à la recherche d'un avenir meilleur, des écueils d'un État chinois souvent gangrené par la corruption et plus soucieux de son image internationale que du bien-être de ses citoyens. Certes, l'ouverture économique de la Chine depuis une vingtaine d'année a redonné des couleurs à un peuple saigné à blanc par le «règne» maoïste. Plus que leurs parents, les jeunes Chinois semblent définitivement tournés vers la modernité - qui de toute évidence est à leurs yeux incarnée par l'Occident. Mais ici à Beijing, comme dans le reste du pays, la liberté demeure une illusion, et si les jeunes Pékinois ont tout le loisir de choisir la marque de vêtements de leur choix, il en va tout autrement de leurs dirigeants. Oui à la pop bonbon et à la télé-réalité, mais non aux lignes ouvertes et aux manifestations étudiantes. Ici, la formule d'un ami syrien à propos de son gouvernement est tout à fait à propos: «Tu peux dire ce que tu veux du gouvernement, mais le gouvernement peut faire ce qu'il veut de toi».

Construite sous Mao et à l'origine destinée à être le théâtre des défilés militaires du régime, la place Tian Anmen peut contenir un million de personnes. Esplanade immense encadrée par le mausolée de Mao au sud, par de massives constructions stalinienne jouant le rôle de musée ou d'édifice d'État à l'ouest et à l'est et, au nord, par la superbe Cité interdite, centre du pouvoir Ming et Qing (1368-1910) fermé pendant plus de cinq siècle au public, elle



semble triste et un peu perdue. Seuls les Chinois qui s'y promènent avec entrain, y font flotter leurs cerfs-volants et s'y font prendre en photo lui donnent un peu de couleur. Au crépuscule s'y déroule la cérémonie de la descente du drapeau, à laquelle assistent chaque jour quelques dizaines de curieux. Symbole du pouvoir chinois dans ce qu'il a de plus glorieux et de plus noir, la Place Tian Anmen est un lieu d'expression politique privilégié, et un grand symbole de l'identité chinoise. C'est ici qu'en 1989 se rassemblèrent des milliers d'étudiants et de citoyens désireux de se voir dotés de plus de libertés; un grand nombre d'entre eux furent massacrés, sur l'ordre de Deng Xiaoping. C'est aussi ici qu'à la fin de l'été 2004 se dirigeaient quelques centaines d'étudiants désireux de manifester leur volonté de démocratie lorsqu'ils furent interpellés puis emprisonnés par la police.

Le Temple des Lamas, temple tibétain encore en activité et situé au nord-ouest de Beijing, vaut le détour. Il s'agit du temple tibétain situé hors du Tibet le plus renommé. Transformé en lamaserie au 18^e siècle, il fut, comme tous les lieux de culte religieux chinois, fermé pendant la Révolution culturelle.

Cet épisode tragique de l'histoire chinoise, qui occasionna entre 1966 et 1970 la mort de dizaines de millions de personnes, fut caractérisé par une purge, au nom de la destruction des « quatre vieilleries » (coutumes, habitudes, culture et pensée), des milieux artistiques, intellectuels et religieux, ainsi que par l'imposition d'un culte à la personnalité de Mao, culte symbolisé par le « Petit livre rouge ». Au nom de l'athéisme, les temples et monastères du pays, qu'ils soient bouddhistes, confucéens ou taoïstes, furent pillés, ravagés, voire détruits, tandis que les moines, comme toute personne dénoncée, furent « au mieux » condamnés à être « rééduqués » dans les campagnes, où les plus chanceux et les plus robustes seulement survécurent, et au pire emprisonnés, torturés et mis à mort. Souvent durant notre voyage, lorsque je voyais des personnes âgées de quarante ans et plus, je ne pouvais m'empêcher de me dire qu'elles étaient des survivantes de cette ère schizophrène, et qu'elles y avaient fort probablement laissé plus que des plumes.

En 1982, à la suite d'un amendement de la Constitution, la liberté de culte fut rétablie en Chine. Si depuis les temples et monastères ayant échappé à une destruction complète rouvrirent leurs portes, et si la présence des fidèles dans les lieux de

culte, les nombreux grigris qu'ils portent et les petits autels disséminés au coin des rues, devant les échoppes et dans les demeures témoignent de la tenace survie de la spiritualité chinoise, les institutions religieuses restent constamment surveillées par les autorités. Ceci est particulièrement vrai en ce qui concerne l'islam, le christianisme et le bouddhisme tibétain. Depuis leur annexion forcée à la Chine en 1959, les Tibétains subissent une oppression particulièrement féroce et organisée, dénoncée récemment avec *mæstria* dans le documentaire québécois *Ce qu'il reste de nous*. Ainsi le Temple des Lamas de Beijing renferme-t-il une petite salle d'exposition consacrée à l'histoire et à la religion des Tibétains. Étrangement, il y est question de la « libération » et non de « l'occupation » du Tibet par la Chine, tandis que les panneaux explicatifs consacrés à l'histoire récente du Tibet ne sont tout simplement pas traduits, et qu'aucune photo de l'actuel dalaï-lama n'est exposée. Il vaut mieux ne pas songer à la signification des explications en mandarin... Un autre exemple terrifiant de détournement pervers de l'Histoire par un pouvoir autoritaire.

Le temple des Lamas est malgré cela superbe, avec ses devantures vermillon, ses bois travaillés où alternent dans un entrelacs de motifs délicats végétaux les verts forêt, les bleus céruléens et outremers, les jaune doré et les crèmes. À l'intérieur des salles de culte enfumées, où de jeunes moines assoupis au son des ventilateurs montent paisiblement la garde, des statues de dieux, aux poses étonnamment indiennes, au regard perçant et à la bouche tantôt sourire tantôt crocs jaillissants, reposent sur des promontoires recouverts de fruits et de fleurs. Dans l'ultime salle située au fond du temple repose une statue de Bouddha Maitreya haute de plus de vingt

mètres qui a la particularité d'avoir été sculptée dans un seul morceau de bois de santal. En regardant ce paisible géant doré, j'ai cru expérimenter ce que les fidèles d'Athéna ressentaient à la vue de la colossale statue à son effigie qui trônait, dans l'Athènes d'il y a 2000 ans, au centre du Parthénon...

Il est fort intéressant d'assister aux démonstrations de foi des Chinois venus au temple. La plupart du temps, dans ce temple comme dans les autres que nous avons visités, ils achètent des bâtonnets d'encens qu'ils allument en se recueillant devant les statues divines situées dans les nombreuses salles et cours du temple. Ici, pas d'intermédiaire: le fidèle est seul devant son dieu. Après s'être recueilli, il s'incline trois fois devant la statue, se prosterne plus ou moins longuement et va déposer les bâtonnets dans un grand récipient en bronze travaillé situé au sortir de la salle. Parfois aussi, comme ce fut le cas à Qindao, les temples sont le théâtre de manifestations de piété de groupes, qui se soldent par un goûter de *dim sum* à l'ombre des allées des bouleaux, au plus grand plaisir des vieilles dames qui en profitent pour papoter tout à leur aise.

Lui aussi interdit pendant la Révolution culturelle, l'opéra chinois connaît à présent une véritable renaissance, et est très populaire auprès des Chinois eux-mêmes qui assistent en grand nombre aux représentations présentées chaque semaine dans la capitale et qui peuvent régulièrement admirer les meilleurs artistes sur la chaîne de télévision d'État. L'opéra de Pékin est une forme d'art traditionnel qui date du 18^e siècle et qui était populaire à la cour des empereurs. Il s'agit de la mise en scène d'histoires tragiques ou comiques mettant invariablement en vedette quatre personnages principaux: un guerrier, prince, roi ou



Le bateau de marbre dans le parc du Palais d'été à Beijing.



Marthe Dumais



savant (*sheng*), une princesse ou jeune fille (*dan*, rôle traditionnellement interprété par un homme mais désormais joué par une femme), un guerrier, héros, aventurier, homme d'État ou démon (*jing*, au visage maquillé) et un bouffon (*chou*). Les représentations, souvent spectaculaires, allient chant aigu et nasillard, paroles, mimes, danse, musique, acrobaties et arts martiaux. Les costumes et les maquillages, qui répondent à un ensemble complexe et subtil de codes, sont des plus élaborés. La mise en commun de ces éléments contribue à faire de l'opéra pékinois une expérience artistique particulièrement dépaysante, dont le très beau film *Adieu ma concubine* (film de Chen Kaige, 1993), qui raconte la vie du célèbre acteur Mei Lanfang (1894-1961), donne un avant-goût.

Ce qui nous a le plus surpris lors de notre séjour en Chine, c'est la découverte de la joie de vivre des Chinois, qui en Occident ont à tort la réputation d'être froids et taciturnes. Un soir, nous sommes allés manger dans un restaurant ouïghour¹ où il y avait de l'animation (danseuses du ventre et chants traditionnels, en plus de petits jeux dans le plus pur style «party de bureau de Noël»). L'endroit était bondé et les clients tous alignés le long d'interminables tables en bois recouvertes de plats épicés. L'ambiance était très festive et les Chinois, sans doute aidés par le vin sucré ouïghour, n'hésitaient pas à se lever pour danser et chanter, dans une cacophonie de rires, d'étreintes amicales et d'applaudissements.

L'expérience des parcs pékinois vaut peut-être à elle seule la visite de la capitale. Dans tous les parcs où nous sommes allés, il y avait, un peu partout, des Chinois qui profitaient de la vie. Parfois seuls, parfois à deux, parfois en groupe pouvant aller jusqu'à plusieurs dizaines de personnes, ils chantaient, dansaient et jouaient de la musique. C'était fascinant. Dans *Jingshan Gongyuan*, parc situé au nord de la Cité Interdite que nous avons visité un dimanche matin, il y avait, le long des sentiers et au détour des kiosques, une kyrielle de petits orchestres et de chorales improvisées : accordéons, flûtes, violons et trom-



Un jour ordinaire dans un parc à Beijing.

pettes entonnaient en chœur des airs folkloriques aux sonorités patriotiques. Sur ces notes se superposaient parfois les voix justes et mesurées d'hommes et de femmes emportés par la musique. Outre les gens venus exprès pour se donner en spectacle, les passants s'arrêtaient et se joignaient aux différents chœurs, pendant que d'autres badauds entonnaient des airs *a capella* en se baladant, et que d'autres encore restaient assis et écoutaient ce joyeux tohu-bohu en mangeant leur pique-nique. Sur les pavés, des couples rassemblés au son d'un petit magnétophone grinçant dansaient avec sérieux, enfilant tours, valse, pirouettes et cambures avec une adresse soignée. Il y avait aussi de nombreux Chinois qui peignaient en plein air, sans parler de ceux qui s'exerçaient au *tai chi*. Autre tendance à Pékin : le pédalo. Partout où il y a un étang, il y a des pédalos. Et pas des petits, mais des gros, à quatre ou six places, avec toiture protège-soleil. Les cartes à jouer sont aussi populaires. Il se dégage de ces manifestations spontanées et gratuites une joie de vivre telle que je n'en ai vu nulle part ailleurs.

Le loisir le plus prisé des touristes chinois (car la majorité des touristes en Chine sont chinois) est, plus encore que le voyage lui-même, la photo. La photo semble être

à leurs yeux un outil d'affirmation sociale, une sorte de *curriculum vitae* en images. Conséquemment, photographier un détail d'architecture, un paysage ou encore un inconnu n'a de sens que si le sujet est le Chinois lui-même, ou un membre de sa famille. Cette condition remplie, ils se photographient devant tout, mais vraiment tout et n'importe quoi, du temple au lac en passant par le panneau explicatif, le stationnement et le touriste inconnu assis sur le rebord d'un trottoir...

Enfin, l'expérience culturelle incontournable lors de tout séjour à Beijing demeure la visite de la grande muraille. La grande muraille, dont la construction a commencé sous le règne de l'empereur Shi Huangdi, premier unificateur de la Chine et fondateur de la dynastie Qin (221-207 av. J.-C.), fut achevée aux alentours du 14^e siècle. Elle avait pour fonction de protéger l'Empire du Milieu contre les invasions mongoles venues du Nord. Aujourd'hui, la muraille se trouve divisée en de nombreuses sections réparties sur plusieurs centaines de kilomètres et qui sont dans des états de conservation très variables. Nous avons décidé de nous rendre dans un secteur relativement peu touristique où la muraille a été en partie restaurée (mais pas reconstruite). L'endroit a pour nom Mutyanu.

Premier constat : la muraille se mérite : il faut pour l'atteindre faire près de trois heures d'autobus depuis Beijing, puis traverser les échoppes de souvenirs kitsch qui assaillent le visiteur à son arrivée au bas de la montagne et finalement monter un sentier abrupt long d'environ un kilomètre



Une partie de la grande Muraille de Chine.

1. Les Ouïghours habitent traditionnellement le Xinjiang, province la plus occidentale de Chine sise en Asie Centrale, et caractérisée par un immense désert duquel jaillissent quelques oasis, dont la plus célèbre est Kashgar, ancienne étape de la route de la Soie, et par de sublimes mais trop souvent mortelles routes montagneuses. Ils sont musulmans de langue turque, traditionnellement commerçants, et leur gastronomie, un heureux mélange de saveurs chinoises, indiennes, turques et arabes, est réputée délicieuse. Tout comme les Tibétains, les Ouïghours sont victimes d'une politique de colonisation et de répression menée par les autorités centrales chinoises. Ainsi la province fut-elle le cadre d'émeutes violemment réprimées en 1997 tandis qu'en 2001, un groupe de leaders locaux furent arrêtés et exécutés sur les ordres de Pékin.

et demi. Il y a certes, pour les plus paresseux ou les moins en forme, un téléphérique, mais la lenteur et l'effort ont cet avantage de quintupler l'appréciation du résultat obtenu. Sur la muraille, comme celle-ci suit la crête des montagnes, parfois ça descend, et souvent ça monte. En ce qui nous concerne, nous avons passé presque toute la journée à monter des marches, à gravir des petits murets pentus et à arpen-ter des rampes faussement plates en plein soleil, à une température de 35 degrés Celsius. Une grande occasion pour les ven- -deurs de rafraîchissements installés çà et là le long de la muraille qui comptaient bien profiter de cette canicule et du manque de prévision des touristes pour faire le plein d'argent! Mais nous avons prévu le coup, et avons ingurgité avec joie nos litres d'eau réchauffée. Une fois arrivés à l'extrémité est du tronçon praticable, nous étions détrem-pés, nos jambes bouillonnaient et nous avions le cœur qui battait à tout rompre. Mais le spectacle en valait la peine! De cette extrémité, nous avions une vue sur toute la section ouest de la muraille. Sur plusieurs kilomètres, ses murs crénelés ponctués de tours de guets ondulaient sur la tête des monts recouverts d'une forêt joyeusement frisée. Au-dessus de nous, un ciel bleu avec des cumulus semblables à de grosses meringues. Comme nous étions à peu près seuls, nous avions un peu l'impression d'avoir la montagne, le ciel et la muraille pour nous. Devant un tel spec-tacle, les mots manquent, on se sent tout petit, tout frêle et tout mortel. Une grande leçon d'humilité, et une rencontre détermi-nante avec l'Histoire.

On n'aborde pas la Chine de front. Elle en mène trop large et est par trop intimi-dante. Pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut emprunter des détours, prendre son temps et regarder tranquillement ce qui nous échappe. Peu à peu, cet univers den-sément exotique devient palpable, et ce qui de prime abord nous semblait un monde différent du nôtre devient, pour l'essentiel, un monde humain, comme le nôtre. C'est cette découverte des Chinois tels qu'ils vivent vraiment, de leurs préoccupations, de leurs passions, de leurs problèmes et par là même de notre propre ignorance qui nous a le plus fascinés. Et c'est ce qui fait, à nos yeux, le vrai voyage. ♦

Katherine Blouin

Étudiante au doctorat en histoire
Université Laval

Un voyage d'études en Belgique pour les élèves du Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu

Du 25 mars au 8 mars 2004, soit durant la semaine de lecture au Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu, Andrée Dufour, responsable de l'organisation des voyages d'études internationaux en sciences humaines, et une collègue sociologue ont accompagné 15 élèves en Belgique, à Bruxelles et en Wallonie plus précisé-ment. Ce voyage était une activité créditée associée aux deux cours obligatoires de 4^e session du profil Ouverture sur le monde du programme de sciences humaines, soit Actualité politique inter-nationale et L'histoire et les grands enjeux contemporains. Il était aussi relié aux cours optionnels Relations écono-miques internationales et Culture et média.

Ce séjour a permis aux élèves de décou-vrir un petit mais néanmoins important pays européen qui héberge l'Union euro-péenne et l'OTAN et nombre de musées extraordinaires, notamment ceux des Beaux-Arts, de la guerre et d'histoire mili-taire et de l'Afrique centrale. Entre autres activités, les élèves ont pu découvrir le fonctionnement et le rôle du Parlement européen, mieux connaître le régime poli-tique de la Belgique. Ils ont aussi pu, en compagnie de jeunes finissant-tes des Athénées de Watermael-Boitsfort et de Nivelles, échanger sur l'expérience colo-niale belge, sur l'instauration de l'euro



Les élèves sur la Place des Martyrs.

dans la vie quotidienne et sur les habi-tudes de consommation médiatiques des jeunes Belges. Ils ont pu également obser-ver la contribution des artistes et archi-tectes belges aux mouvements de l'art contemporain. Enfin, ils ont pu s'impré-gner de la culture belge francophone. Les élèves en sont revenus fatigués mais enchantés.

Bien qu'un voyage en Belgique en cette période de l'année ne soit pas l'idéal, météorologiquement parlant, l'expérience sera répétée à la session d'hiver 2005. En attendant, les élèves inscrits en 3^e ses-sion et qui suivent le cours *Histoire des États-Unis* sont allés à Boston en octobre dernier. ♦

Andrée Dufour

Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu



Grande Place à Bruxelles.



La richesse de l'enseignement



Plusieurs chemins sont possibles pour en arriver à exercer le métier d'enseignant. Celui que j'ai choisi a été le Baccalauréat en histoire et le Certificat de pédagogie pour l'enseignement collégial. Comme vous le savez sûrement déjà, des stages sont obligatoires dans ce programme d'étude. Ce sont des miens dont je veux vous parler ici, mais aussi de l'exercice de la profession qui peut être une expérience extrêmement enrichissante. Pour ce faire, j'expliquerai la progression de mes stages jusqu'à un voyage en France, les buts de ce dernier, les difficultés traversées, le voyage comme tel ainsi que ses apports pour tous. Voici maintenant une expérience de stage et une expérience personnelle extraordinaires.

PROGRESSION DES APPRENTISSAGES

Mes stages se sont déroulés au Collège Mérci avec madame Marie-Jeanne Carrière dans le programme de Sciences humaines internationales. Bien sûr, j'ai donné des cours traditionnels comme tout enseignant le fait si bien au quotidien. La spécificité de mes stages vient de la diversité des prises en charge que j'ai faites durant l'année avec plusieurs groupes. D'abord, au début de la rentrée scolaire d'automne, j'ai participé à la sortie multiethnique à Montréal organisée pour les étudiants de première année du programme. En tant que stagiaire, cette escapade m'a permis de créer un premier contact personnel avec le groupe. Aussi, j'ai pu observer quels sont les rôles d'un enseignant au cours d'une sortie éducative hors du cadre institutionnel.

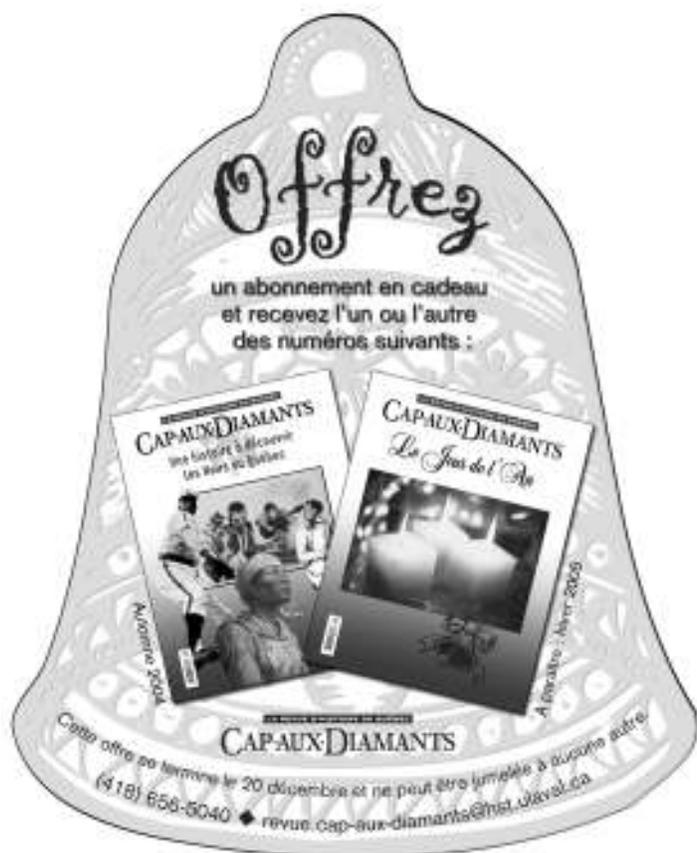
Un peu plus tard dans la session, à la fin du mois d'octobre, j'ai participé à un voyage d'étude à Boston. Ce séjour a duré trois jours (deux à Boston et un à Salem) et était organisé pour tout le programme, étudiants de première et deuxième années. Cela a été une expérience particulière pour plusieurs raisons. D'abord, ce n'est pas Marie-Jeanne qui nous accompagnait, mais son collègue, ce qui m'a permis de voir encore d'autres approches face à un groupe d'étudiants. Aussi, la durée faisait en sorte que j'ai dû comprendre l'adaptation nécessaire pour être responsable d'un groupe 24 heures sur 24. Au plan de la prise en charge, j'ai enseigné une heure de matière sur les sorcières de Salem, ce qui m'a permis de saisir la différence majeure avec l'enseignement traditionnel en classe. Il faut être beaucoup plus ingénieux pour captiver les étudiants! Je me suis vite aperçue que la prise en charge est aussi dans l'accompagnement du groupe à toutes les minutes de la journée. Au plan personnel, j'ai vécu une expérience enrichissante par la relation d'échange qui s'établit entre les étudiants et l'enseignant. C'est une véritable richesse de pouvoir vivre cette relation. Plus riche encore a été l'expérience qui suit.

EN QUÊTE DE SENS VERS LA FRANCE

En parallèle, Marie-Jeanne organisait un voyage d'étude en France prévu pour la fin de l'année scolaire en mai. Cette activité s'adressait aux étudiants de première année du programme de Sciences humaines en collaboration avec la même clientèle du Cégep Limoilou sous la responsabilité de madame Hélène Laforce¹. Le voyage avait comme but ultime la quête de sens. En fait, ce sont tous les sens que vous pouvez imaginer: la vie, l'identité, les autres, le monde, etc. La quête était prévue à travers un itinéraire historique, représenté par Marie-Jeanne, et religieux, représenté par Hélène. Ce projet était très attirant pour moi pour de nombreuses raisons. D'abord, si les étudiants avaient l'opportunité de trouver leur sens là-bas, j'avais aussi la mienne. En plus, ce projet était ambitieux et représentait plusieurs défis par la réunion des deux cégeps, le nombre élevé d'étudiants participants (20) ainsi que celui de jours prévus (21) et finalement le fait de faire ce voyage après la session d'étude en réussissant à motiver les étudiants jusque là. Enfin, la France était ma première destination prioritaire par mes intérêts historiques entre autres. De belles découvertes au plan pédagogique allaient certainement se manifester. Or, tout ne fonctionne pas toujours comme prévu, plusieurs difficultés sont apparues les unes après les autres.

LES OBSTACLES À FRANCHIR

Des défis, il y en eut beaucoup! Premièrement, durant toute l'année, il a été extrêmement difficile de rassembler tous les étudiants en même temps pour les réunions, peu importe les circonstances. Il fallait constamment leur rappeler leurs priorités, travailler leur motivation, leur participation et leur implication dans le projet. Par exemple, plusieurs activités de financement ont eu lieu, mais la participation était plus ou moins bonne surtout pour ceux qui avaient déjà les moyens de voyager. Il était important qu'ils se rendent compte que nous formions un groupe et que ce voyage ne se faisait pas individuellement. La cohésion était le mot d'ordre



1. Hélène Laforce est enseignante en histoire des religions.

et il était nécessaire d'éliminer l'égoïsme chez tous les membres du groupe, y compris les enseignantes et la stagiaire! Cette cohésion a été mise à l'épreuve de nombreuses fois par des démissions plus ou moins justifiées et des expulsions légitimes. Ma grande difficulté en tant que stagiaire était de me faire une place dans le groupe tant auprès des étudiants que des enseignantes. Il m'a fallu justifier ma présence, créer une relation de confiance avec les étudiants, connaître la limite de proximité à établir, et ce, au sein d'un professionnalisme exemplaire. Malgré toutes ces difficultés, nous avons réussi à accomplir le but final du projet: partir en France.

LA FRANCE QUE J'AIME TANT

Le groupe, avec toutes ses différences, s'est fusionné pour vivre une expérience extrêmement enrichissante profitable à tous ses membres à diverses occasions. Avant de continuer ce récit, il est important de mentionner que nous n'étions plus que huit à partir: deux étudiantes et deux enseignantes (Marie-Jeanne et moi) du Collège Mérici ainsi que deux étudiantes et deux enseignantes (Hélène et Danielle Saucier) du Cégep Limoilou. De plus, nous sommes parties 17 jours plutôt que 21. Notre périple a commencé le vendredi 28 mai en direction de Paris. La journée de samedi s'est avérée être un agréable moment d'exploration urbaine. Le lendemain, nous avons roulé vers Taizé pour y passer quatre nuits. Cet endroit constituait l'essentiel de la partie religieuse du voyage. Il s'agit d'un village où loge une communauté de Frères qui accueille des milliers de jeunes et d'adultes provenant de partout dans le monde pour une rencontre œcuménique particulière. Prières, ateliers de discussions, temps de réflexion, découverte d'autres cultures sont les activités principales qui nous attendaient. Bien sûr, nous en avons profité pour visiter Cluny, situé à 15 minutes de Taizé! Jeudi matin, c'était le départ pour Daglan (près de Sarlat) où nous avons loué un gîte campagnard pour six nuits. Le Périgord est absolument magnifique. Nous avons visité des lieux emplis d'histoire, de signification et de beauté architecturale, tels que Sarlat, Carcassonne, Rocamadour, Castelnaud et La Roque-Gageac, même si nous nous sommes quelques fois écartées de l'itinéraire historique comme sur la plage entre Agde et Sète aux abords de la Méditerranée...! Enfin, nous sommes reparties vers Paris le mercredi suivant pour effectuer la dernière partie du voyage de quatre nuits. Nous avons vu le Louvre, les Champs-Élysées, la Tour Eiffel, l'Arc de Triomphe, Notre-Dame-de-Paris, Versailles et bien d'autres endroits magnifiques. L'excursion touristique



Marie-Jeanne, Ann, Hilda, Valérie, Pascale, Hélène et Geneviève.

s'est terminée dimanche le 13 juin par le retour à Québec. Évidemment, il est important de regarder de plus près les apports de cette escapade.

DE BEAUX SOUVENIRS ET DES RÉALISATIONS

Mis à part de merveilleux souvenirs, le projet dans sa totalité a profité à toutes. La quête de sens s'est d'abord réalisée à travers la religion par l'expérience d'une certaine spiritualité. Elle s'est réalisée ensuite à travers l'histoire par la visite de lieux significatifs pour l'histoire de la civilisation occidentale, c'est-à-dire la nôtre. La découverte de la culture française et des différentes cultures rencontrées à Taizé a aussi favorisé la quête de sens. Cette découverte a permis la confrontation d'opinions, de valeurs, d'idées et autres, pour s'identifier ou s'opposer, mais du moins, se connaître mieux. Enfin, la quête de sens a pris essence dans une paix intérieure et un calme évident dans la campagne du Périgord. Bien sûr, je ne peux pas parler pour les autres, car je ne peux pas lire dans leur esprit, mais je suis certaine qu'elles sauraient s'identifier à au moins un des apports mentionnés. En fait, le projet a permis une expérience de partage dans les deux sens entre les étudiantes et les enseignantes, ce qui est très significatif pour moi. Comme stagiaire, il a contribué à confirmer une certaine confiance en moi, mais aussi une confiance en autrui. Il a été possible de bien vivre ensemble pendant deux semaines, mais aussi pendant l'année qui a demandé beaucoup d'efforts mutuels. Je me suis aussi rendue compte que l'enseignement ne se limite pas seulement à donner des cours dans une classe, mais que c'est bien plus profond que cela. Il s'agit en fait de l'approvisionnement de la personne, tant de soi-même que des étudiants.

En somme, mes stages m'ont beaucoup appris grâce à ma progression personnelle et professionnelle. J'ai véritablement fait la découverte du métier passionnant qu'est l'enseignement. Je suis maintenant certaine que chacun trouvera sa voie, et pour ce faire, ce n'est pas nécessaire de faire le voyage Outre-Atlantique! Il faut trouver son sens d'abord et aider les étudiants à trouver le leur même dans des cours d'histoire... Peut-être devrions-nous les faire voyager un peu plus dans nos cours, voyager sur terre, mais aussi dans l'imaginaire? ♦

Pascale Pruneau

Ex-stagiaire et future collègue
Membre-associée



L'une des facettes de l'Arc de Triomphe.



Et pourtant, la vie continue!

Bilan d'un voyage en Palestine¹

Une vingtaine d'enseignants provenant d'une douzaine d'institutions québécoises s'est rendue début octobre en Palestine pour lancer un appel aux enseignants du monde entier afin que ceux-ci se mobilisent pour faire tomber la «barrière de séparation» qui restreint l'accès des élèves palestiniens à leurs écoles. La délégation, majoritairement issue du niveau collégial, s'est rendu à Ramallah à l'instigation de la FNEEQ afin de participer à une conférence internationale intitulée «L'éducation, la mondialisation et le changement social». La rencontre s'est déroulée du 4 au 6 octobre prochain et a cherché à réunir plus de 100 personnes. Des participants des quatre coins de la planète – Europe, Amérique du Sud, Afrique et Asie – et plus de 50 autres, originaires de la Palestine et d'Israël, étaient attendus. L'initiative est venue du réseau de solidarité au Québec qui a mis en contact des enseignants du Québec et des enseignants palestiniens. L'ONG Alternative a assuré depuis quelques mois la liaison entre les enseignants d'ici et le Teacher Creativity Center (TCC). L'idée de cette rencontre a germé et s'est développée lors du dernier Forum social mondial qui se déroulait à Mumbay (Inde) en janvier dernier. Un atelier de la FNEEQ avait alors permis à des représentants du TCC d'exposer le travail qu'ils effectuent auprès du corps enseignant palestinien.

(source: Le Devoir, octobre 2004)

n.d.l.r. Un de nos membres, Mario Lussier du Cégep Lévis-Lauzon, faisait partie de cette délégation et il a bien voulu accepter de témoigner de son expérience.

L'Histoire implique la finalité de permettre aux humains de connaître, de comprendre les bavures commises dans un passé plus ou moins lointain. Je me suis souvent horrifié des actes commis par les Nazis au cours de la Deuxième Guerre mondiale aux dépens des populations européennes de religion juive. Dans ce sens, on qualifie *ipso facto* Adolf Hitler de pire bourreau du 20^e siècle, mais il ne faudrait pas oublier qu'il a été suivi de près et peut-être même coiffé par les Staline, Pol Pot, Mao, Milosevic,

Pinochet, etc. Et pourtant aux lendemains de ce terrible conflit, la planète entière avait souhaité que plus jamais les humains ne commettent de tels gestes. D'ailleurs, la création de l'Organisation des Nations Unies en 1945 et la Déclaration universelle des droits de l'Homme de 1948 constituent des réactions directes aux atrocités nazies. Plus jamais l'humain ne devait commettre à nouveau ces gestes inhumains. Et pourtant, la quête de pouvoir, la cupidité ramènent toujours l'humain à répéter les erreurs du passé, et ce même si l'Histoire sensibilise et tente de nous faire grandir. Il faut croire que cette discipline qu'est la mienne se teinte de la personnalité de celui qui la travaille. L'Histoire peut sans doute servir les prétentions despires tyrans de ce monde. Malheureusement, l'Histoire semble sans doute aussi apprendre à l'humain comment être inhumain.

Ils marchaient, résignés *Nacht und nable*² en espérant que leurs enfants puissent vivre dans un monde meilleur, sans haine, sans funeste persécution. Environ 6 millions de juifs ont laissé leur peau dans les camps nazis. C'est un drame, une tragédie sans nom, comment l'évoquer sans frémir? Je ne le peux pas. Et pourtant, c'est arrivé. La découverte des camps par les Alliés a accéléré, avec raison sans doute, la création d'un État, d'un foyer dans lequel les juifs pourraient enfin vivre chez eux, en paix. Israël a été créé en 1948 sur cette Terre promise où tout a commencé pour eux, quelque part dans la nuit des temps. La communauté internationale se voyait heureuse de réparer l'erreur des humains, triste erreur qui avait tué 6 millions d'humains comme vous, comme moi. Mais. Il y a un mais. C'est un mais qui implique la vie d'autres humains, les Palestiniens.

Je reviens d'un voyage d'une semaine à Ramallah en Palestine où je me suis senti touriste de guerre. Le mur. J'ai frappé un mur en arrivant dans les territoires occupés. D'abord pour le dépaysement, ensuite pour le sentiment de domination toujours présent, enfin à la vue de ce mur physique de 10 mètres de haut que les Israéliens construisent. Dans ma naïveté humaniste, j'avais cru que le 9 novembre 1989 avait fait tomber tous les murs de la connerie humaine de ce dernier siècle. Je croyais que nous vivions dans un monde plus ouvert,



Mario Lussier et Yasser Arafat

plus humain, sans cloison entre les humains, sans cage, sans prison pour les humains «libres et égaux en dignité et en droits»³. Je suis trop naïf, peut-être que je ne suis pas assez... humain! Oui, vous avez bien lu, il y a présentement des humains sur terre qui construisent un mur pour empêcher d'autres humains de circuler librement sur une terre qui ne demande qu'à accueillir des hommes, des femmes, des enfants. Il faut dénoncer la construction de telles cages, qui coupent des villages en deux, qui empêchent les hommes de récolter les olives de leurs oliviers, qui rend le chemin vers l'école ou le travail impossible, dangereux. Des familles ne verront plus jamais le soleil se coucher, le mur étant trop haut. Comment négocier une paix, qui se laisse désirer, à travers du béton, des barbelés? Certains diront, Ariel Sharon le premier, que les Israéliens veulent empêcher les terroristes palestiniens d'avoir accès aux familles juives israéliennes. J'ai traversé ce mur, ce que j'ai ressenti a été de

1. Une délégation de 21 Québécois a participé à une conférence internationale ayant pour thème: *Éducation, mondialisation et changement social* à Ramallah en Palestine. Cette conférence était organisée par le *Teacher creativity center*, regroupement de professeurs palestiniens et le comité d'Action internationale de la FNEEQ-CSN.
2. *Nuit et brouillard*. Film d'Alain Resnais de 1955 qui montre, dénonce et questionne les gestes nazis de la Seconde Guerre mondiale.
3. Article premier, *Déclaration universelle des droits de l'homme*, 1948.



l'humiliation, de la haine, du racisme, mais surtout beaucoup de honte. Qui est le véritable terroriste? Robespierre reconnaît son frère israélien qui construit le mur, qui demande le respect au bout de la mitrailleuse, qui conduit le blindé, qui coupe les oliviers des Palestiniens, qui construit des colonies. Depuis le début de la seconde Intifada en septembre 2000, provoquée par ce même Ariel Sharon sur l'esplanade des mosquées à Jérusalem, environ 4528 humains⁴ ont laissé leur peau, 3498 Palestiniens et 956 Israéliens. Et pourtant, les grands de ce monde oublient, laissent tomber le Palestinien qui veut aller à l'école sans attendre qu'un soldat israélien lui en donne la permission au bout d'un fusil.

QALANDIA

En 1948 quand les Israéliens se sont installés sur une terre qu'ils prétendaient à eux, mais sur laquelle d'autres humains vivaient depuis des siècles, ils ont déplacé des populations vers un ailleurs qui les pré-occupait peu. Certains de ces réfugiés se sont retrouvés dans un camp temporaire qui s'est appelé Qalandia. Ce camp se trouve aujourd'hui près de Ramallah en Cisjordanie et un réalisme frappant nous informe qu'il n'est plus temporaire. Les tentes ont laissé place à des maisons. Aujourd'hui les rues sont très étroites, elles ont en fait la largeur des sentiers qui passaient entre les tentes au moment de l'installation du camp aux lendemains de la création de l'État d'Israël. Trois générations de réfugiés pleins d'espoir ont habité ce camp. Certains ont vécu leur vie complète avec l'étiquette de réfugié, et pourtant pour eux la vie doit continuer, et elle continue.

Ce camp (Qalandia) se trouve aujourd'hui près de Ramallah en Cisjordanie et un réalisme frappant nous informe qu'il n'est plus temporaire.

Mais Qalandia, c'est un drame encore plus grand à mes yeux. C'est le principal *check point* entre Ramallah et Jérusalem. Les Palestiniens doivent aller à Jérusalem pour travailler, pour aller à l'école, pour se faire soigner. Alors ils se rendent tous les jours au *check point* pour traverser en territoire israélien. C'est à cet endroit sorti d'un mauvais film de science-fiction que la tragédie palestinienne se vit. Un bruit

étouffant. «Ramallah, Ramallah, Ramallah!» crient les chauffeurs des taxis. Le décor est dantesque. Des voitures abandonnées, des enfants qui vendent des paquets de gomme, des vieillards qui quêtent. Un monument pour se rappeler ce soldat israélien mort en service. Et la poussière, toujours la poussière. Mais tout ça n'est rien comparé à la tension qui règne. Une tension si forte. La tension qui fait monter les pulsations cardiaques, qui fait augmenter le rythme de la respiration, qui assèche la gorge, qui serre l'estomac. Les Palestiniens se placent docilement les uns derrière les autres devant la clôture pour se faire humilier quotidiennement dans leur dignité d'homme, de femme, d'enfant. L'attente peut parfois être comptée en heures. La chaleur est lourde. La pluie est froide au mois de novembre. Les hommes doivent lever leur gilet pour montrer qu'ils ne sont pas ceinturés de bombes. Les femmes enceintes doivent attendre comme les autres, pas de priorité. Certaines ont dû accoucher dans le sable rugueux, sans aide. Des bébés sont nés et ont été abandonnés au *check point* de Qalandia. Mais ils n'auront jamais de monument. Naître et mourir à Qalandia est une réalité. Tout ça sous les yeux des soldats israéliens armés de mitrailleuses plutôt que de compassion. Et pourtant, le soir quand ils retournent chez eux, leur maman les attend pour manger. Les soldats ont l'âge de mes étudiants de cégep. Au fond, c'est quasiment drôle puisque les soldates ont la même attitude que mes étudiantes. J'en ai vu une porter ses pantalons militaires à taille basse, elle se traînait les pieds en marchant. Et pourtant elle avait le droit de vie et de mort sur les Palestiniens qui passent à Qalandia quotidiennement.

MOUKATAA

La vue du bunker de Yasser Arafat dans la ville de Ramallah laisse coi. En partie démoli par les tirs des blindés israéliens, cet ancien édifice britannique nous laisse entrevoir toute la désolation du vieux combattant qui l'habite, qui l'habitait, qui y sera vraisemblablement enterré. N'entre pas qui veut sur les terres du mytique dirigeant palestinien. Fouille de sac, attente dans une anti-chambre. On entre ensuite dans une salle de conférence de la Moukattaa, on s'assoit et enfin il entre. Arafat, 75 ans, nous serre la main et pendant une heure il nous raconte les problèmes vécus par son peuple, en territoire occupé. «Quand j'étais enfant à Jérusalem, je jouais avec les petits juifs», nous a-t-il dit. Allait-il pouvoir un

jour voir son peuple vivre en paix à nouveau? Voir les enfants israéliens jouer avec les enfants palestiniens? Nous savons maintenant, un mois après notre retour, que le rais n'assistera jamais à la fin de l'occupation de son peuple. Funeste hasard, il est mourrant, il vient de décéder il y a quelques heures, nous avons été les derniers occidentaux à le rencontrer vivant, à lui serrer la main. Et pourtant, il n'avait pas abandonné sa lutte, il dénonçait comme «Les sanglots longs, des violons, de l'automne»⁵ toute l'oppression exercée sur son peuple. «This a tragedy, day and night», répétait-il sans cesse en nous présentant les réalités vécues par le peuple palestinien, son peuple. Il dénonçait aussi la communauté internationale. Celle-ci ne s'intéresse plus aux Palestiniens, l'Irak, l'Afghanistan sont plus intéressants, et pourtant les Palestiniens sont des humains, comme nous. Des terroristes? Qui est terroriste? «Who could believe this? Who could believe this?» Moi je le crois, parce que je l'ai vu. Moi je le dénonce parce que je l'ai vu.

Funeste hasard, nous avons été les derniers occidentaux à rencontrer Arafat vivant, à lui serrer la main.

Au moment où je termine ce texte, Arafat vient de finir de lutter pour une dernière fois, et dans ses dernières heures, il s'agissait d'une lutte qui n'était pas celle de tout un peuple, mais celle pour la vie d'un prix Nobel de la paix. Et pourtant, trop de gens se souviendront de lui comme d'un terroriste. Les dirigeants palestiniens se déchirent pour le pouvoir de ce vieux leader, la famille demande d'attendre sa mort avant de l'enterrer. Même dans la mort, Arafat subit l'affront des politiques israéliennes. Monsieur Sharon refuse qu'Arafat se fasse enterrer à Jérusalem, là où il jouait avec des enfants juifs avant que la spirale de la haine les sépare à jamais. ♦

Mario Lussier
Cégep Lévis-Lauzon

4. Charly Wegman, «Débat historique sur la fin de 37 ans d'occupation à Gaza» *Le Devoir*, vol. XCV No 243 (26 octobre 2004), p.A5
5. *Chanson d'automne*, Paul Verlaine.



Souvenirs, souvenirs II...

Au fil des 10 ans, les congrès de l'APHCQ ont été:



K. Blouin

Comité-organisateur du congrès 2001 au Cégep Limoilou: Denis Dickner (Cégep Limoilou), Jean-Pierre Desbiens (Collège François-Xavier-Garneau), Jacinthe Ruel (Cégep Champlain-St-Lawrence), Louise Roy (Cégep de Sainte-Foy), Pierre Ross (Cégep Limoilou), Hélène Laforce (Cégep Limoilou), Patricia Lapointe (Cégep Limoilou), Martine Dumais (Cégep Limoilou).



M. Dumais

Un conférencier post-11 septembre au brunch 2001: Louis Balthazar (Université Laval).



M. Dumais

Des retraités heureux: Claude Poulin et Roland Legendre, tous deux du Cégep Sainte-Foy.



M. Dumais

Denis Dickner et Hélène Laforce, tous deux de Limoilou, au brunch 2001.



M. Dumais

François Vallée (Cégep Sainte-Foy) à un Salon des Exposants.



J. Ruel

Gilles Laporte (Cégep du Vieux-Montréal) donnant un atelier devant un auditoire attentif.



Une petite compétition amicale... Yves Bégin, Viviance Gauthier (Cégep Montmorency), Marc Simard (Collège François-Xavier-Garneau), Vincent Laverdière, Patrice Charron (Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu), Philippe Allard et Sylvain Bédard, tous des membres associés

J.-L. Vallée



M. Dumais

Un brunch de Québec qui attire: France Pakenham (Cégep de Rivière-du-Loup).



M. Dumais

Des congressistes heureux lors du banquet: Marc Desgagnés (Cégep de Jonquière), Benoît Chouinard (Cégep de Beauce-Appalaches) et Marcel Besnier (Collège de l'Outaouais)



M. Dumais

Une table Limoilou lors du banquet 2001 au Cercle de la Garnison: Johanne Cloutier, Richard Mathieu et Monique Yaccarini



P.-P. Beaumont

Deux historiens bien connus au Québec: Jacques Lacoursière et Denis Vaugeois.



Des membres des anciens exécutifs fidèles à l'APHCQ: Géraud Turcotte (Collège de l'Outaouais), Louis Lafrenière (Cégep Édouard-Montpetit), Danielle Nepveu (Collège Gérard-Godin), Luc Lefebvre (Cégep du Vieux-Montréal) et Bernard Dionne (Collège Lionel-Groulx).



J.-L. Vallée

Des discussions animées entre Pierre Ross (Cégep Limoilou) et Marie-Jeanne Carrière (Collège Mérici) au pré-congrès 2003 au Musée de la Civilisation...

Enseigner la guerre dans le monde grec antique

n.d.l.r. Vous retrouverez ci-dessous le texte revu et enrichi de la conférence présentée par Patrick Baker, professeur d'histoire grecque à l'université Laval, lors du dernier congrès de l'APHCQ tenu en juin 2004 au Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu.

PRÉSENTATION

Choisir le thème de la guerre, ou celui des guerres, – ce qui n'est pas la même chose – pour approcher le monde grec antique n'est certes pas risqué du point de vue stratégique tant la civilisation grecque a légué un riche matériel, autant archéologique, iconographique, historique que littéraire, lié de quelque façon à ce thème. Le premier axe qui viendra sans doute à l'esprit visera à connaître et à comprendre les usages de la guerre depuis l'époque mycénienne jusqu'à l'époque hellénistique, en passant par les riches périodes archaïque et classique et sans négliger la période dite du haut-archaïsme, que l'archéologie permet de mieux appréhender depuis quelques décennies. On se penchera donc tant sur les outils de la guerre que sur les guerres elles-mêmes, les récits qu'en ont laissé les auteurs anciens, les vestiges mis au jour par les archéologues. Mais je pense qu'il faut songer à déborder de ce cadre plus traditionnel, tributaire d'une histoire batailles longtemps pratiquée, qui, sans être dénuée d'intérêt, est devenue caduque. Choisir le thème de la guerre devrait permettre de se pencher sur l'évolution des relations internationales lorsqu'elles concernaient des conflits armés, de faire le lien entre armée et société, c'est-à-dire de comprendre les différents degrés d'implication selon le milieu social d'origine, etc. Une telle approche, enfin, ne devrait pas négliger la paix qui est consubstantielle à la guerre.

INTRODUCTION

Dans l'invitation à participer au Congrès annuel de l'Association des professeurs et des professeurs d'histoire des collèges du Québec, on me demandait de présenter un point de vue de synthèse qui pourrait répondre aux questions suivantes: comment aborder le sujet de la guerre dans la Grèce antique, en une seule période de 50 minutes, dans le cadre d'un cours d'Histoire de la civilisation occidentale? Sur quels aspects et quels thèmes insister, par exemple quant aux Guerres médiques, à la

Guerre du Péloponnèse, celles de l'Empire d'Alexandre, puis de la fin de la période hellénistique? En dehors de ces classiques, le champ demeurerait libre pour aborder d'autres conflits. Il était également souhaité que la présentation soit complétée d'une «mise à jour» historiographique de ces différents conflits. Sans hésiter, j'ai accepté l'invitation non sans quelques craintes, car je confesse n'avoir que quelques rares et ponctuelles expériences du public étudiant des collèges. Partant, pourrais-je aborder la «représentation de la guerre dans nos cours», dans ces cours qui ne sont pas miens? Plutôt que de limiter cette présentation au spectre réduit d'un seul conflit, j'ai donc choisi de dresser un tableau d'ensemble des approches les plus récentes sur la guerre dans l'Antiquité grecque. Le point de départ semblera loin de la cible, mais la route que nous emprunterons conduira, avec clarté je l'espère, à une meilleure appréhension de la polémologie grecque.

REMARQUES MÉTHODOLOGIQUES PRÉLIMINAIRES

L'obsession de la guerre, la permanence de la violence entre les États, de l'Antiquité à nos jours, constitue une raison initiale suffisamment pertinente pour se pencher sur l'histoire de la guerre à travers celle des sociétés. On se surprendra toujours que les États d'aujourd'hui manifestent les mêmes attitudes de défiance, de jalousie, de compétition qu'autrefois même si cela paraît voilé derrière la pratique de relations diplomatiques plus soutenues, plus organisées.

Cet état de fait, ce constat avait fait écrire à Raymond Aron dans son ouvrage monumental de 1962, *Paix et guerre entre les nations* maintes fois réimprimé, que «les unités politiques s'efforcent de s'imposer l'une à l'autre leur volonté: telle est l'hypothèse sur laquelle repose la définition de la guerre empruntée à Clausewitz et, du même coup, la mise en forme conceptuelle des relations internationales» (p. 81). On se rappelle que Karl von Clausewitz était ce théoricien de la guerre (*De la guerre/Vom Kriege*), dont on ne retient malheureusement et souvent que certaines idées force telles que: la guerre d'anéantissement permettant à un État d'en écraser totalement un autre est le «sommet de l'art du stratège»; ou encore «la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens».

Si l'objectif immédiat de la guerre est la défaite de l'armée adverse voire de l'État, il n'est nullement l'anéantissement des populations. On retiendra bien davantage de Clausewitz que «la fin dernière» de la victoire militaire «est la paix»: Clausewitz n'était pas le doctrinaire de la guerre absolue, encore moins de la guerre totale, mais enfin, ceci s'éloigne du sujet premier.

Revenons à Raymond Aron, qu'il convient de citer à nouveau, «les unités politiques, fières de leur indépendance, jalouses de leur capacité de prendre des décisions, sont rivales par le fait même qu'elles sont autonomes. Chacune ne peut, en dernière analyse, compter que sur elle-même» (p. 82). D'après Aron, les relations internationales sont dominées par le problème de la guerre, c'est-à-dire un constant rapport de force; voilà une réalité qui n'apparaît peut-être plus de façon aussi manifeste de nos jours, mais que l'on reconnaît avec facilité dans les rapports entre États antiques. Que ce fût pour élargir le sol (avec tout ce que cela implique), dominer les hommes ou faire triompher une idée, différentes motivations à la guerre peuvent être identifiées et c'est au cas par cas qu'il convient, si tel est l'objectif d'une recherche, de scruter les «guerres».

On a longtemps cherché à expliquer ce phénomène et si je me permets de revenir – à tout le moins brièvement – sur cette question, c'est uniquement parce que la civilisation grecque fait encore figure, du moins dans les enseignements de type général, de point de départ des civilisations occidentales et que c'est généralement chez les Grecs que l'on a cherché des pistes de réponses¹. Ainsi, on s'est demandé si la guerre était inhérente à la nature

1. Sur ce point particulier de la guerre «occidentale» vue à travers le «modèle» grec, on consultera une étude assez récente de V. D. Hanson intitulée *Le modèle occidental de la guerre* traduite aux Belles Lettres en 1990 (*The Western Way of War, Infantry Battle in Classical Greece*, 1989). Dans une approche intéressante et novatrice, l'auteur analyse le combat hoplitique pour le présenter comme le fondement de la guerre telle qu'on la pratiqua pendant des siècles par la suite en Occident. Bien reçu dans l'ensemble, l'ouvrage a également reçu de fortes critiques (comptes rendus: Lazenby, *JHS* 112, 1992, p. 203-204; Richard, *REL* 69, 1991, p. 272-273).



agressive de l'homme². Cette explication belliciste selon laquelle la guerre est l'état originel de l'Humanité sous-tend que le progrès amena les relations et, progressivement, la paix. Selon les adeptes de l'École évolutionniste, la guerre est présente depuis les origines à chaque étape de l'évolution et certains poussèrent jusqu'à affirmer qu'elle était un processus naturel dont les effets peuvent être évités, dans une certaine mesure, seulement par la science, l'art et les méthodes rationnelles. En fait, et c'est ce qui a rendu caduque cette explication, beaucoup de peuplades dites primitives abordées par les premiers travaux de l'anthropologie scientifique, au XIX^e siècle, ne connaissent ou ne connaissaient pas la guerre (Australie Centrale, Inuits, Sibériens du Nord, Mélanésien, Papous, habitants des Îles Samoa, Bantous africains, etc.)³.

Dans ces travaux, les peuples pasteurs (éleveurs) apparaissent plus guerriers que les peuples agricoles, et ceux-ci plus guerriers que les peuples chasseurs cueilleurs, mais les raisons à cela demeurent sujets de conjectures, car nous manquons de données pour arrêter un verdict. L'explication belliciste a naturellement conduit au postulat inverse : n'est-ce pas la paix, la stabilité qui est l'état naturel de l'homme et l'apparition des hostilités liée, de son côté, à la civilisation ? Cette hypothèse a trouvé son expression dans la conviction quasi universelle, et les Grecs anciens déjà le croyaient, de l'existence d'un âge d'or primitif.

Pensons à Jean-Jacques Rousseau qui, dans son *Discours sur l'inégalité*, avait tenté de démontrer le non-sens de la représentation de l'homme «sauvage» occupé à s'entretuer pour manifester sa brutalité, homme sauvage qui, selon lui, aspirait seulement au repos et à la liberté. La théorie de la dégénérescence de l'humanité fut développée dans l'Antiquité grecque avec, notamment, le mythe des races d'Hésiode (*Les travaux et les jours*, vers 106 sq.) qui présente successivement les races d'or, d'argent, de bronze puis celle, parallèle mais non nécessairement consécutive, des héros.

Mais, comme toute solution trop séduisante, il faut se méfier aussi de l'explication que l'on pourrait qualifier, sans excès de simplisme, de pacifiste, et selon laquelle, donc, la paix était l'état originel de l'humanité et la guerre sa rupture. De fait, surtout lorsque l'on s'intéresse aux civilisations antiques, il faut prendre garde aux notions même de guerre et de paix et cela est surtout vrai avec la civilisation grecque, bien plus qu'avec la civilisation romaine. Ces

notions ont-elles le même sens à des siècles d'intervalle ? Que signifient-elles pour des civilisations pré-juridiques qui ne faisaient pas les distinctions auxquelles nous sommes habitués ?⁴

La préoccupation des chercheurs sur le sens de la guerre est relativement récente, *en tout cas par rapport à l'Antiquité* ! C'est seulement depuis la Première Guerre mondiale qu'on a cherché à mettre la guerre, toute guerre, hors-la-loi et qu'on a tenté d'instaurer des mécanismes mondiaux de paix⁵. C'est aussi dans le cours du XX^e siècle que sont apparus des Instituts de polémologie comme celui que dirigeait Gaston Bouthoul, dont les travaux proposaient une explication démographique à la guerre, une approche de type anthropologique/sociologique jugée depuis par trop simpliste⁶. Dans les mêmes années, les études sur la guerre antique, baptisée désormais «polémologie» prirent une nouvelle orientation. En France, on retiendra spécialement l'École d'André Aymard (Raoul Lonis, Yvon Garlan, Pierre Ducrey, etc.), dont les travaux continuent d'être largement utilisés.

◆◆◆◆◆
De façon générale, les Grecs voyaient partout à l'œuvre les mêmes puissances d'affrontement (Polémos, Éris/Neikos) : entre cités, entre familles, entre individus, dans les concours, dans les procès, dans les débats de l'assemblée comme sur le champ de bataille, et même dans la nature.
 ◆◆◆◆◆

Avant 1914, non seulement la guerre n'était pas hors-la-loi, mais on la reconnaissait en droit dans certaines limites (par exemple pour maintenir l'équilibre international), on en prévoyait les formes, les moyens, les obligations. Bref, on légalisait et limitait la guerre ; on n'en faisait pas un crime⁷. Ainsi s'explique la tendance générale de presque toutes les recherches passées : la guerre y était envisagée comme un sujet pratique et technique, souvent traité par des hommes de guerre ; on cherchait à établir les faits, à détailler les opérations, à reconstituer des batailles antiques – c'était l'«histoire bataille» remise en cause par l'École des Annales dans l'entre deux guerres –, sans jamais poser de questions sur l'existence préalable de la guerre qui apparaissait finalement et parfois, comme un jeu gratuit. On voit combien les grands

massacres des deux guerres mondiales ont influé sur les consciences et les questionnements des intellectuels.

CONSTATS AU SUJET DE LA GUERRE EN GRÈCE ANCIENNE

Pour les Grecs, non seulement la guerre était permanente, mais, aux époques plus anciennes et jusqu'à l'époque classique, au moins au V^e siècle, elle était normale, naturelle. De façon générale, les Grecs voyaient partout à l'œuvre les mêmes puissances d'affrontement (*Polémos, Éris/Neikos*) : entre cités, entre familles, entre individus, dans les concours, dans les procès, dans les débats de l'assemblée comme sur le champ de bataille, et même dans la nature. Les Grecs avaient une conception agonistique de l'homme, des relations sociales, ainsi que des forces naturelles⁸.

Pour les Grecs toujours, la paix fut longtemps perçue «négativement», comme une rupture de l'état de guerre. Au IV^e siècle, deuxième moitié de l'époque classique, elle commença seulement à être recherchée et valorisée, mais cette valorisation ne prit vraiment corps que dans le stoïcisme et l'épicurisme, dans la vie individuelle, donc de manière *a-politique*, alors que les guerres continuaient. Dans le contexte difficile de la première moitié du XX^e siècle, les recherches se penchèrent tout spécialement sur le concept de paix et sa définition, apportant des réponses variées qui demeurent cependant peu utiles pour le

2. Cf. R. Aron, *Paix et guerre*, 1984 [1962], p. 768-770.
3. Voyez les travaux comparatistes d'H. Jeanmaire : «La cryptie lacédémonienne», *REG* 26, 1913, p. 121-150, article qui avait alors fait sensation, car Jeanmaire introduisait le comparatisme à propos de la cryptie ; *Couroi et courètes. Essai sur l'éducation spartiate et sur les rites de l'adolescence dans l'antiquité hellénique*, Lille, 1939, 638 p., ouvrage qui se lit avec fascination et très grand intérêt (compte rendu par Gernet, *REG* 57, 1944, p. 242-248).
4. Ces problèmes sont posés par Y. Garlan, *La guerre dans l'Antiquité*, Paris, 1972, p. 9-11.
5. R. Aron, *Paix et guerre*, p. 121-122.
6. G. Bouthoul a signé deux ouvrages dans la collection Que sais-je? : *Guerre*, 1959 ; *Paix*, 1974.
7. R. Aron, *Paix et guerre*, p. 119-120.
8. Cf. J.-P. Vernant, p. 10 de l'introduction du collectif *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1968 (réimpr. 1993).
9. Cf. Y. Garlan, *La guerre dans l'Antiquité*, p. 4-5.
10. R. Aron, *Paix et guerre*, p. 158 ; 167-168.





présent exposé⁹. À titre d'exemples, R. Aron distinguait les paix d'équilibre, d'hégémonie, et d'empire,¹⁰ auxquelles P. Valéry ajoutait la paix de «satisfaction»: «il n'y aura de paix véritable que dans le monde où tous les États seront satisfaits du statut établi». G. Bouthoul, évoqué ci-dessus, cherchant une définition objective avait écrit que «la paix est l'état d'un groupe humain, souverain c'est-à-dire doté d'autonomie politique, dont la mortalité ne comporte pas une part d'homicides collectifs organisés, dirigés», réponse aussi lumineuse que ses travaux.

Avec les constats de permanence de la guerre et de perception négative de la paix, on comprend dès lors que les Grecs n'aient «pensé» ni la guerre ni la paix comme des sujets en soi. Phénomènes omniprésents, ils paraissaient acquis: les Grecs ont étudié la guerre comme un sujet technique, puis comme un moyen au service de la politique. Pas de polémologie au sens contemporain, mais une variété d'études dans lesquelles on ne peut qu'inviter les élèves à se plonger... On citera Hérodote, Thucydide, Xénophon et Énée le Tacticien, parmi les plus connus. La lecture de ces oeuvres rend dès lors superflue le «récit» des guerres concernées; l'approche chronologique événementielle peut être mise de côté au profit d'une enquête plus approfondie qui tentera de décrire, d'expliquer et de comprendre la paix et la guerre chez les Grecs, non comme des prouesses techniques, non comme des événements, mais comme des phénomènes sociaux. Ce faisant, l'élève pourra prendre du recul et comprendre son temps et son milieu de façon plus large, plus intelligente et plus critique; il pourra saisir de manière plus vive les enjeux de la politique internationale et des conflits armés modernes à la lumière de l'héritage antique.

L'histoire de la guerre plus que toute autre répond très mal à la périodisation qu'il convient par ailleurs d'enseigner (mycénien, âge du fer, archaïque, classique, hellénistique).

Cette démarche implique de scruter les comportements des Grecs dans la guerre et dans la paix, d'établir les rapports entre ces phénomènes et l'organisation des sociétés et de comprendre la signification des techniques comme les signes de mentalités ou de comportements. Parler de la guerre en Grèce ancienne dans un cours général

d'histoire européenne nécessite, je pense, de limiter l'étude aux phénomènes «d'États», donc de considérer la guerre comme, et j'emprunte ici la citation à Y. Garlan, «un affrontement entre communautés politiques distinctes, exigeant de ceux qui y participent à titre collectif un engagement global»¹¹. La notion d'État est donc importante: que ce soient, d'abord, les royaumes, les principautés (monde mycénien, Âge du fer, monde homérique), puis les cités (époques archaïque, classique, hellénistique), puis à nouveau les royaumes (époque hellénistique).

S'il est permis de proposer une question, une problématique de travail et de réflexion, je la formulerais ainsi: comment la conception et l'organisation de la guerre et de la paix évoluent-elles en liaison avec les structures sociales, politiques et religieuses? Mais il est clair que si le temps alloué pour couvrir ce sujet n'est que de 50 minutes ou de quelques périodes de 50 minutes, il faudrait resserrer davantage encore les champs spatial et temporel couverts. Que l'on choisisse l'une ou l'autre période, des choix devraient être faits, par exemple dans les sources pour illustrer le propos: qu'elles soient archéologiques ou littéraires, elles varient passablement et appartiennent chacune avec assez d'imperméabilité à l'une ou l'autre période.

Il n'est pas possible, dans les limites du présent exposé, de tout couvrir, de tout expliquer sur la guerre en Grèce ancienne... un problème du reste avec lequel les enseignantes et enseignants des collèges sont familiers. Aussi ai-je fait le choix de tracer les grandes lignes d'une histoire de la guerre et de la paix dans le monde des cités. Nous allons tenter de briser les frontières chronologiques généralement admises, car l'histoire de la guerre plus que toute autre répond très mal à la périodisation qu'il convient par ailleurs d'enseigner (mycénien, âge du fer, archaïque, classique, hellénistique). Je parlerai donc du monde des cités démocratiques, ce qui, plus précisément, désigne les cités cheminant vers le mode de gouvernement qu'Hérodote, le premier, désigna du nom de démocratie, et qui couvre la période du VIII^e au V^e siècle a.C.

Ce choix impose de couper en deux l'époque classique en distinguant le V^e du IV^e siècle. Depuis une vingtaine d'années, les historiens grecs ont passablement modifié la compréhension que l'on avait de ce dernier, trop longtemps considéré comme décadent, ce siècle qui avait vu, disait-on, la mort de la cité grecque, sur le champ de

bataille de Chéronée devant les armées de Philippe II de Macédoine, en 338. En toute logique renaissante, que pouvait suivre une période dite «classique» sinon que celle d'une déliquescence progressive mais non moins inéluctable se terminant par un triste Chant du cygne? Il est important de souligner cela: que les jeunes apprentis historiens comprennent que si l'on a partagé le temps antique d'une manière donnée depuis la Renaissance, cela mérite tout à fait d'être réévalué et que, dans les faits, on sait bien maintenant qu'on s'est sans doute trompé ou mépris depuis des siècles, même si les manuels de base n'en font pas encore l'écho¹².

Les jeunes apprentis historiens doivent comprendre que si l'on a partagé le temps antique d'une manière donnée depuis la Renaissance, cela mérite tout à fait d'être réévalué.

L'histoire de la guerre répond mal à la périodisation classique parce que c'est justement par une guerre, une guerre unique en elle-même, que la période dite classique se trouve coupée en deux; le monde grec vécut une césure importante lors de la Guerre du Péloponnèse, de 431 à 404; une coupure si grave que cette guerre est en soi une période en même temps que l'événement le moins représentatif de la guerre en Grèce ancienne. On comprendra donc la réticence que j'éprouve à traiter de la guerre du Péloponnèse. Dans l'esprit «histoire bataille» évoqué un peu plus tôt, on pourrait aussi songer aux célèbres Guerres médiques racontées par Hérodote et qui se situent à l'aube de l'époque classique. Encore une fois, l'événement, bien qu'il soit très connu, au moins autant que la guerre du Péloponnèse, bien qu'il soit digne de mention, digne de récit, demeure résolument atypique des usages de la guerre dans le monde des cités grecques.

Si l'intérêt est bel et bien de se pencher sur la guerre ou les usages de la guerre en Grèce ancienne, dans le cas de figure que j'aborde maintenant, de la guerre dans le monde des cités, il convient donc d'adopter

11. La guerre dans l'Antiquité, p. 11.

12. Sur le IV^e siècle, on consultera P. Carlier (éd.), *Le IV^e siècle av. J.-C. Approches historiographiques*, Nancy, 1996.

un cadre temporel plus large correspondant à l'apparition de la cité, pour sa limite haute, et à la guerre du Péloponnèse pour sa limite basse. Les thèmes concernés par cette période sont riches, variés et pas inintéressants pour l'élève dont la motivation peut exiger quelque effort particulier de la part de l'enseignant.

- 1) On parlera d'abord de la révolution hoplitique, des changements techniques, tactiques et politiques qui se produisirent à haute époque et qui sont en lien avec les premiers efforts d'organisation des communautés en ce qui était appelé à une longue existence: la cité grecque.
- 2) On parlera de la guerre et du combat «classique», des limites, du cadre de ce type de guerre; dans la perspective politique, cela permettra d'aborder les immunités, les modalités du passage de l'état de paix à l'état de guerre, les rituels entourant le combat de type hoplitique, les questions de droit: de la déclaration de la guerre jusqu'à la résolution du conflit, le droit des vainqueurs sur les vaincus, le sens des mots trêve, amnistie, paix, qui étaient connus et pratiqués par les Grecs.
- 3) La question de la paix mériterait également d'être abordée, thème que je trouve particulièrement intéressant puisqu'il est l'occasion de remonter à l'aube de la période historique, dans le monde dépeint par les oeuvres homériques, pour comprendre l'évolution des instruments de relations entre les cités.
- 4) On pourra, enfin, dans une perspective plus accrocheuse, évoquer le combat hoplitique en lui-même, l'accord qu'il sous-tend entre les deux parties, les dispositions techniques qu'il requiert, la manière dont il se produit, dont il se conduit, et la manière dont il se remporte. Son aspect de joute, l'esprit agonistique qui lui est rattaché ne manqueront pas d'attirer l'attention des élèves.
- 5) En guise d'épilogue à cette liste thématique, on pourrait éventuellement présenter le couple Athènes-Sparte par le biais du particularisme militaire qui leur a valu, chacune, une postérité millénaire.

Pourquoi ne pas commencer d'ailleurs avec ce couple porteur de tous les clichés liés à l'Antiquité grecque? Habituel, évident quand il s'agit de la civilisation grecque, le recours à l'exemple de ces deux cités ne devrait jamais, à mon avis, se faire sans

appuyer le fait que, chacune à son extrême, ces deux cités étaient vraiment a-typiques... Aristote déjà ne disait-il pas d'Athènes qu'elle était tout sauf une Cité, que ses proportions monstrueuses ne permettaient pas de la considérer comme Cité exemplaire ou modèle? Sparte, de son côté, avait développé très tôt à l'époque archaïque un modèle social proche de celui des sociétés doriennes en général et qui la distinguait nettement de la majorité des cités. C'est le symbole que chacune en vint à représenter qui partagea le monde grec en deux pôles, dans la deuxième moitié du V^e siècle, une bipolarité, pour reprendre l'expression de Raymond Aron, à l'origine de la guerre du Péloponnèse. Athènes, puissance financière et maritime, soutenait les démocraties, mais les maintenait dans sa sujétion; Sparte, cité agricole et terrestre, forte d'une infanterie qui passait pour invincible, préférerait les gouvernements de type oligarchique, mais se faisait la championne de l'autonomie locale.

◆◆◆
**Le recours à l'exemple
 de ces deux cités ne devrait jamais
 se faire sans appuyer le fait que,
 chacune à son extrême,
 ces deux cités étaient
 vraiment a-typiques...**
 ◆◆◆

L'exemple de ces deux cités ne peut donc être un exemple – il est un cas particulier – et il faut y recourir avec force précautions préliminaires. Athènes est la seule cité qui, à l'époque archaïque comme à l'époque classique, a laissé tant de sources écrites. Sparte, de son côté, n'est entrevue qu'au travers du regard des Athéniens, ce qui a conduit à l'expression façonnée par l'historiographie de «mirage spartiate»¹³. Il est très facile de parler de l'une et de l'autre quand il s'agit d'histoire militaire ou d'histoire de la guerre en Grèce ancienne. Elles offrent un tableau pour l'une de la guerre navale et pour l'autre de la guerre terrestre, mais aucun de ces tableaux ne peut être reçu comme représentatif de la situation vécue dans l'ensemble des cités grecques aux proportions infiniment plus modestes. À titre de rappel, ne dénombre-t-on pas près de 750 cités-États dans le monde grec traditionnel, c'est-à-dire celui de la Grèce continentale, du Péloponnèse, des îles et des côtes de l'Asie Mineure, chiffre auquel s'ajoute celui de quelques 350 cités-États des colonies de Mer Noire, de Grande Grèce,

de Sicile, de la côte nord-africaine et des côtes de la Gaule et de la péninsule ibérique?

Athènes et son histoire sont suffisamment bien connues pour être passés sous silence ici – les études d'histoire grecque n'ont-elles pas été marquées par quelques siècles d'athénocentrisme? Le cas de Sparte, en revanche, est plus délicat, car l'historiographie en a longtemps fait un modèle de cité militariste. Elle devint donc sujet d'attrait pour quiconque s'intéressait à la chose militaire et l'on ne tarda pas à l'élever au rang de cité militariste par excellence.

Le militarisme – ou la société militariste – désigne une société où se distinguent et s'opposent des civils et des militaires; en droit ou en fait, l'élément militaire y est dominant et la population est contrainte d'adopter la façon de vivre et les valeurs des militaires dont la première des vertus est l'obéissance¹⁴. Partant, Sparte était-elle vraiment une cité militariste? J'irais plus loin encore: exista-t-il une seule société grecque de ce type? On doit répondre par la négative car, dans le contexte grec antique, cela était tout simplement impossible en raison de l'adéquation parfaite entre citoyens et soldats. À Sparte, il n'y avait pas d'élite militaire (à l'exception du Bataillon sacré des 300, mais ceci est particulier) et ceux qui constituaient la phalange, les *Homoioi*, les Égaux, ils étaient les citoyens. Donc parler de société guerrière (*exit* militariste) dans le monde grec n'a pas de sens, puisqu'elles l'étaient toutes par nature. Moses I. Finley a, le premier, en 1968, remis en cause cette conception moderniste de la cité des Spartiates opposant au terme militariste celui de militant/militantiste¹⁵. Étudié dans cette perspective, la société spartiate devient vraiment intéressante et exemplaire en ce qu'elle illustre un modèle civique/citoyen original idéalisé ensuite par les Platon, Xénophon et autres penseurs athéniens; elle n'est pas l'exemple de la formation militaire et de la pratique de la guerre dans le monde grec.

13. Par exemple Fr. Ollier, *Le mirage spartiate*, Paris, 1943 (réimpr. 1973).

14. Définition générale tirée du dictionnaire *Le Robert*, s.v. militarisme.

15. «Sparta», p. 143-160 dans J.-P. Vernant (éd.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1968 (réimpr. 1993); il a été bientôt suivi par tous et, en dernier lieu, par J. Ducat, «La société spartiate et la guerre» p. 35-50 dans F. Prost, *Armées et sociétés de la Grèce classique: Aspects sociaux et politiques de la guerre aux 5^e et 4^e siècles a.C.*, Paris, 1999.



Dans les limites permises par le présent exposé, j'aimerais maintenant revenir sur certains des thèmes relatifs à l'histoire de la guerre dans le monde des cités grecques démocratiques présentés plus haut, à savoir: la révolution hoplitique; les usages de la guerre à l'époque classique; les usages de la paix – diplomatie et relations internationales. Pour chacun d'entre eux, je me bornerai à un bref excursus.

LA RÉVOLUTION HOPLITIQUE

Au cours du VIII^e siècle, un nouvel armement fut progressivement adopté par la plupart des cités. En réalité, les cités donnèrent un rôle prépondérant, un rôle décisif à l'équipement car, à une exception près, il existait auparavant: il ne s'agissait pas d'une invention *ex nihilo*. L'archéologie a montré que les différentes pièces qui constituaient l'armement offensif et défensif du nouveau «soldat» n'apparurent pas toutes en même temps en un seul endroit, mais progressivement sur près de 3/4 de siècle et sur l'ensemble du territoire; le terme de révolution convient infiniment mieux que celui de réforme que l'on voit parfois dans les manuels et qui implique l'intervention d'une personne ou d'un groupe de personnes, chose que l'on ne peut prouver et que les sources ne soutiennent pas.

La pièce centrale est le bouclier, *hoplon*, d'où le nom du guerrier lui-même, l'hoplite. L'équipement, la «panoplie» – du grec *panoplia-*, faisait de l'hoplite un fantassin lourd. La réelle nouveauté technique résidait dans la fixation du bouclier (2 attaches, l'une au coude l'autre tenue par la main gauche): le bouclier n'était plus un parapet derrière lequel on s'abritait et qu'on abandonnait derrière soi pour la fuite, mais un outil plus maniable qui faisait corps avec le combattant et qui couvrait à la fois son porteur et son voisin de gauche. Donc, au fond, c'était un perfectionnement mineur s'ajoutant à un équipement mis au point depuis des générations. En lui-même, sans sa signification tactique, il aurait eu peu de portée.

Le perfectionnement du bouclier répondait en effet à une nouvelle façon de se grouper pour le combat et de se battre: la phalange, une formation serrée, au coude à coude et sur 8 rangs de profondeur (parfois 4), dont l'affrontement se produisait dans une plaine, un terrain dégagé, au son de la flûte. Les deux phalanges se rencontraient ainsi en masses compactes, chargeant dans l'ordre. Ce changement tactique était lourd de signification, car c'en était fini des duels héroïques, de leurs défis et de leurs exploits individuels, de cette

époque où se battre avait été le privilège des nobles qui exerçaient le pouvoir. La phalange produisait un effet de masse où chacun tenait son rang (*taxis*) en résistant à l'envie de briser l'ordre pour tenter un coup d'audace (il fallait faire preuve de *sôphrosynè*). Avec la phalange, le soldat devenait une unité interchangeable et la tactique en elle-même exigeait de lui qu'il fût entraîné, qu'il maîtrise un art suffisant pour la manoeuvre collective: avec l'apparition des cités et du combat hoplitique naissait ainsi le gymnase appelé, tout comme la phalange et la cité, à une longue existence.

Car le fait que la phalange s'est rapidement imposée sur tous les champs de bataille était intimement lié à la naissance des cités. Fonction guerrière et fonction politique ne faisaient plus qu'une. Élargir la fonction guerrière au reste de la population, à ceux qu'Homère appelait la piétaille, c'était lui permettre de faire son entrée dans le peuple, le *laos*, le «peuple en armes» et lui permettre l'accès au pouvoir politique, au moins en partie. La révolution hoplitique fut donc un phénomène double, chaque aspect influençant l'autre. L'absorption du guerrier par le politique, déjà perceptible aux temps mycéniens, se poursuivait, s'achevait. Concrètement, chacun devant s'équiper à ses frais, les citoyens pauvres

Bibliographie d'orientation

LES CLASSIQUES DE LA POLÉMOLOGIE MODERNE

Ducry, P. *Le traitement des prisonniers de guerre dans la Grèce Antique (des origines à la conquête romaine)*. Paris, de Boccard, 1968. [Travaux et Mémoires, É.F.A. fasc. XVII] Réédition 1999 révisée et augmentée d'une préface avec état de la question, bibliographie, addenda, corrigenda et 4 planches supplémentaires.

Ducry, P. *Guerre et guerriers dans la Grèce Antique*. Paris, Payot, 1985 [Paris, Hachette, réimpr. 1999, avec un état des questions et mise au point bibliographique].

Garlan, Y. *La guerre dans l'Antiquité*. Paris, Fernand Nathan, 1972.

Garlan, Y. *Recherches de poliorcétique grecque*. Athènes/Paris, de Boccard, 1974 (BEFAR, 223).

Garlan, Y. *Guerre et économie en Grèce ancienne*. Paris, La Découverte, 1989.

Louis, R. *Les usages de la guerre entre Grecs et Barbares. Des guerres médiques au milieu du IV^e siècle avant J.C.* Paris, Belles-Lettres, 1969 [1989].

Louis, R. *Guerre et religion en Grèce à l'époque classique. Recherches sur les rites, les dieux, l'idéologie de la victoire*. Paris, Belles-Lettres, 1979 [Centre de recherche d'hist. anc. 33; Annales litt. Univ. Besançon, 238].

Vernant, J.-P. (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris/La Haye, Mouton, 1968 (réimpr. 1993).

APPROCHES RÉCENTES DE LA VIOLENCE

Bernand, A. *Guerre et violence dans la Grèce antique*. Paris, Hachette, 1999.

de Romilly, J. *La Grèce antique contre la violence*. Paris, Éditions de Fallois, 2000.

Van Wees, H. (éd.) *War and Violence in Ancient Greece*. London, Duckworth/The Classical Press of Wales, 2000.

SUR LE COMBAT HOPLITIQUE

Hanson, V. D. *Le modèle occidental de la guerre. La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*. Paris, Belles Lettres, 1990. Traduit de l'angl. par A. Billault (*The Western Way of War, Infantry Battle in Classical Greece*, 1989).

Hanson, V. D. (éd.) *Hoplites: the Classical Greek Battle Experience*. London / New York, Routledge, 1991.

LE CAS DE SPARTE

Finley, Moses I. «Sparta» p. 143-60 dans J.-P. Vernant (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris / La Haye, Mouton, 1968 (réimpr. 1993).

Ducat, Jean. «La société spartiate et la guerre» p. 35-50 dans F. Prost, *Armées et sociétés de la Grèce classique: aspects sociaux et politiques de la guerre aux 5^e et 4^e siècles a.C.*, Paris, Errance, 1999.



ne pouvaient être hoplites (une partie du corps civique des cités naissantes demeurerait donc à l'écart, mais le mouvement était amorcé et l'évolution ne ralentit jamais sa course). À l'origine, l'hoplite-type était le propriétaire foncier (gros et moyens propriétaires), père de famille. Cela a entraîné une proportionnalité des rôles, bien connue dans l'Athènes classique, après les réformes de Solon en 594, puis celles de Clisthène, en 508. Dans la cité classique, le commandement des troupes était aux mains des citoyens appartenant aux groupes supérieurs de la société et recevait des titres variés selon les usages locaux (stratèges, polémarques, taxiarches, lochages, etc.) et n'était donc pas censé exiger de compétences spéciales; l'éducation du gymnase seule suffisait. Pour le reste, l'entraînement athlétique proche de l'activité militaire contribuerait à renforcer l'esprit de corps des citoyens-soldats, leur attachement à la cité de même que leur efficacité technique au combat.

La révolution hoplitique a suscité une copieuse bibliographie, notamment au sujet de la chronologie des événements: qu'est-ce qui des nouvelles techniques ou de la modernisation des rapports entre les groupes sociaux est arrivé en premier? Car s'il est possible de dater l'objet archéologique,

la pièce d'armement, l'apparition de la cité demeure beaucoup moins saisissable. Le problème est complexe et c'est à Yvon Garlan que l'on doit une «réponse de Normand» qui a eu le mérite de clore la question jusqu'à ce que d'autres documents permettent d'aller plus loin: «La phalange hoplitique est en même temps cause et conséquence des mutations sociales qui ont affecté le monde grec à l'époque archaïque et qui ont, partout, provoqué l'élargissement du corps civique»¹⁶. Grâce à la phalange, une plus grande portion du corps civique était désormais concernée par la défense de la collectivité.

Les oeuvres des poètes lyriques archaïques comme Alcée de Mytilène, Tyrte de Sparte, Callinos d'Éphèse illustrent bien cette époque de changements et peuvent certainement éveiller la curiosité; à titre d'exemple, ces vers d'Alcée (fin VIII^e siècle) vantant le rempart humain:

*«Ce ne sont pas les pierres,
ni le bois de charpente
ni l'art des charpentiers qui font la cité;
mais partout où se trouvent des hommes,
qui savent comment assurer leur salut,
là se trouvent les remparts,
là se trouve la cité»*

LES USAGES DE LA GUERRE À L'ÉPOQUE CLASSIQUE

De la naissance des cités à la guerre du Péloponnèse, c'est l'époque que l'on pourrait dire «classique» des guerres et des combats entre cités. Ces affrontements nous sont moins bien connus que les guerres médiques ou la guerre du Péloponnèse, deux conflits exceptionnels comme on l'a vu plus haut. Les cités grecques étaient fréquemment, voire continuellement en conflit. Ainsi, la petite histoire des cités grecques depuis leur apparition jusqu'à la conquête romaine est faite d'une multitude de conflits locaux sans cesse recommencés. L'état de guerre fut parfois caractérisé de «fonction normale», d'«état normal»¹⁷. Les cités vivaient dans une alternance régulière «traitant puis guerroyant» (Thucydide, I, 18, 3); entre elles, l'équilibre était toujours senti comme provisoire.

S'il fallait formuler cela en question, la réponse serait complexe et dépendrait de plusieurs facteurs. Les cités étaient héritières

16. La guerre dans l'Antiquité, p. 96.

17. Expressions employées par J. de Romilly, «Guerre et paix entre cités», p. 207-220 in J.-P. Vernant (éd.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1968 (réimpr. 1993).

DES ÉTUDES RÉCENTES SUR LA GUERRE À L'ÉPOQUE CLASSIQUE (V^e ET IV^e SIÈCLE)

Bernard, N. *À l'épreuve de la guerre: guerre et société dans le monde grec, V^e et IV^e siècles av. notre ère*. Paris, S. Arslan, 2000.

Briant, P. (éd.) *Guerres et sociétés dans les mondes grecs à l'époque classique. Colloque de la SOPHAU: Dijon, 26, 27 et 28 mars 1999*. [Pallas. Revue d'études antiques, 51 (1999)]. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1999.

Brulé, P. & Oulhen, J. (éds) *La guerre en Grèce à l'époque classique*. Rennes, P.U.R., 1999. (traductions de J. Odin et Ph. Guérin).

Brun, P. (éd.) *Questions d'histoire. Guerre et sociétés dans les mondes grecs (490-322 a.C.)*. Paris, Éditions du Temps, 1999.

Corvisier, J.-N. *Guerre et société dans les mondes grecs (490 à 322 a.C.)*. Paris, Armand Colin, 1999.

Debidour, M. *Les Grecs et la guerre, V^e-IV^e siècle: de la guerre rituelle à la guerre totale*. Monaco, Éditions du Rocher, 2002.

Gondicas, D. & Boëldieu-Trevet, J. (éds) *Guerres et sociétés dans les mondes grecs (490 à 322 a.C.)*. Paris, Bréal, 1999.

Jacquemin, A. *Guerre et religion dans le monde grec (490-322 av. J.-C.)*. Paris, SEDES, 2000.

Mossé, Cl. *Guerres et sociétés dans les mondes grecs: de 490 à 322 a.C.* Paris, J. Marseille-Vuibert, 1999.

Picard, O. *Guerre et économie dans l'alliance athénienne (490-322 av. J.-C.)*. Paris, SEDES, 2000.

Prost, F. (éd.) *Armées et sociétés de la Grèce classique: aspects sociaux et politiques de la guerre aux 5^e et 4^e siècle a.C.*, Paris, Errance, 1999.

Rebuffat, F. *Guerre et société dans le monde grec (490-322 av. J.-C.)*. Paris, SEDES, 2000.

Ruzé, F. & M.-C. Amouretti (éds.), *Les sociétés grecques et la guerre à l'époque classique*. Paris, Ellipses, 1999.

POUR DE RICHES ILLUSTRATIONS

Hanson, V. D. *Les guerres grecques: 1400-146 a.C.* Traduction par Laurent Bury, Paris, Autrement, 1999. [Atlas des guerres]





du monde homérique où l'affrontement entre princes semble avoir été la règle (déterminisme social). Nombreuses et souvent minuscules, elles se côtoyaient sans cesse et, tout en ayant entre elles, sans doute, des rapports de bon voisinage, elles devaient rencontrer de multiples raisons de querelles, notamment dans le domaine économique, car les ressources étaient exiguës¹⁸. Mais le facteur le plus important et peut-être le plus caractéristique est que les cités grecques étaient extrêmement jalouses de leur souveraineté: les corps civiques se faisaient un point d'honneur à défendre leurs intérêts par la force. Bref, tout en ayant fortement conscience d'appartenir au même monde, d'adorer les mêmes dieux, d'avoir des coutumes et des idéaux semblables, les cités se concevaient comme fondamentalement rivales: la rivalité ou *agôn* dominait leurs relations¹⁹.

C'est pour cela que la guerre était soumise à des règles. Les unes, d'origine essentiellement religieuse, s'appliquaient à des cas précis; leur violation était un sacrilège. Elles remontaient à des époques lointaines, au point qu'on ne cherchait pas à les expliquer, ni à les comprendre. Elles appartenaient à ce que l'on appelle la religiosité des Grecs²⁰. Les autres se rattachaient plutôt à une sorte de «droit des gens» fait d'usages implicites acceptés de tous les Grecs; on trouve la formule «les lois des Grecs» chez Thucydide, alors qu'un droit international n'a jamais existé. Jamais écrit ni codifié, ce système reposait donc sur la bonne foi réciproque des belligérants et avait force de loi morale. La violation de ces lois était ressentie moins comme une impiété que comme une injustice.

La guerre jouissait donc de certains cadres, de certaines limites qui, sans définir les hostilités comme on l'entend de nos jours, rendaient le cours des combats dans l'ensemble assez prévisible. Organisée un peu à la façon de compétitions saisonnières, la guerre se produisait l'été (mai-juin à sept.-oct.), elle impliquait des moyens réduits (peu d'effectifs, mais cela demeurait lié à la taille de l'immense majorité des cités²¹) et elle demeurait toujours modeste dans ses objectifs: jamais de guerres de conquête, sinon parfois dans un sens limité quand une frontière ou un territoire mitoyen était en jeu. L'idée d'envahir, d'occuper et d'annexer un territoire était en général étrangère au type de guerre menée par les cités durant toute cette période²².

L'expédition guerrière avait pour objectif de faire pression sur la cité ennemie,

pour lui imposer sa volonté et parfois son hégémonie (sa prédominance économique). On pénétrait donc sur son territoire avec l'intention de ravager les récoltes (avant la moisson), car, à cette époque, le territoire – non la ville – était l'enjeu essentiel des opérations militaires; le laisser ravager était non seulement un dur coup pour une économie toujours précaire, mais aussi un dur coup pour l'équilibre social, par la ruine des paysans. La cité menacée réagissait donc immédiatement, soit en négociant, soit en acceptant le combat²³. K. Marx avait commenté ce genre de situation: «la terre n'est donc pas un élément extérieur à la personnalité du citoyen: c'est (...) son corps inorganique. Et c'est donc au plus profond d'elle-même qu'une cité se sentira touchée par toute atteinte portée à son territoire»²⁴.

LES USAGES DE LA PAIX / DIPLOMATIE ET RELATIONS INTERNATIONALES

Dans les sociétés pré-politiques, d'aucuns (mais cela reste à discuter) préférant le vocable d'a-politiques, il est très intéressant de voir comment les relations entre États ont débuté par des relations privées, entre particuliers, c'est-à-dire entre princes et roitelets longtemps imaginés à partir des oeuvres homériques, mais qui deviennent de mieux en mieux connus grâce aux découvertes archéologiques effectuées depuis les années 1970-1980. De ces relations privées, on est en mesure d'observer une modification progressive vers des relations de type public, des relations entre les États. On peut ainsi parcourir les essais et erreurs des Grecs anciens depuis les agents de la diplomatie, pour laquelle il n'existait en réalité aucun terme dans le vocabulaire grec²⁵, jusqu'aux institutions «supra-nationales» qu'ils ont pratiquées sur près d'un millénaire: l'isopolitie, la sympolitie, le synoecisme et les gouvernements de type fédéral, les *koïna*, qui ont toutes, à un moment ou l'autre, servi à endiguer une situation de crise, à résoudre un conflit, à éviter qu'il ne se reproduise.

Aucune de ces solutions, aucune de ces institutions n'a jamais été infaillible, ce qui explique le caractère récurrent des guerres, de la guerre, dans le monde grec, mais on observe qu'au fur et à mesure que le droit local se précisait à l'époque archaïque, que les relations entre les gens recevaient de meilleures définitions, simultanément, les contours des États se précisaient, les relations entre eux se codifiaient. On observe

que l'étranger, dont on pouvait penser encore qu'il fût pirate ou marchand, devenait peu à peu moins menaçant. Les contours, les limites des cités-États devenant moins flous, les relations internationales progressèrent considérablement au cours de cette période s'étendant du VIII^e au V^e siècle a.C.

CONCLUSION

Je renonce à conclure un exposé aussi éclectique dont l'objectif était à la fois historique, didactique et historiographique; aussi, laisserai-je le soin à Louis Robert d'adresser les derniers mots: «Dans le régime de la cité antique (...), s'il y a conflit, et d'abord un conflit territorial, entre deux cités, ordinairement limitrophes, si l'on ne peut s'entendre, la force et la guerre sont la solution, et l'histoire grecque est semée de ces conflits pour un coin de pays pris, perdu, repris, selon les circonstances»²⁶. En somme, la violence était, pour les Grecs, un outil politique normal. ♦

Patrick Baker

Professeur d'histoire grecque
Université Laval

18. Critère développé par J. de Romilly, *ibid.*
Cf. également V. Martin, *La vie internationale dans la Grèce des cités (VI^e-V^e siècles a.C.)*, Paris, 1940, p. 76-118.
19. Cf. J.-P. Vernant, «Introduction», p. 21, dans J.-P. Vernant (éd.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1968 (réimpr. 1993).
20. Cf. R. Lonis, *Guerre et religion en Grèce à l'époque classique: Recherches sur les rites, les dieux, l'idéologie de la victoire*, Paris, 1979, p. 25.
21. Cf. P. Vidal-Naquet «La guerre tragique», p. 251, dans J.-P. Vernant (éd.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, 1968 (réimpr. 1993).
22. On notera, à ce sujet, une fois de plus l'exception de Sparte qui annexa par la force la Messénie au VIII^e siècle.
23. Cf. Y. Garlan, «La défense du territoire à l'époque classique», p. 149-160, spécial. 151 et 158 dans M. I. Finley (éd.), *Problèmes de la terre en Grèce ancienne*, Paris, 1973.
24. Cité dans Y. Garlan, *Guerre et économie en Grèce ancienne*, Paris, 1989, p. 94.
25. Le terme français vient tout de même d'un mot grec, *diplōma*, qui signifie 1) quantité double; 2) qui se plie en deux (tablette ou papyrus plié en deux).
26. L. Robert, «Les juges étrangers dans les cités grecques», p. 769 dans *Xenion. Festschrift für P. I. Zepos*, article repris dans *Opera Minora Selecta V*, Amsterdam, 1989, p. 137-154; voir aussi Y. Garlan, *La guerre dans l'Antiquité*, Paris, 1972.

La Victoire ou la quête d'éternité

Réflexion sur la tradition des vainqueurs aux jeux olympiques

PLUS VITE, PLUS HAUT, PLUS FORT!

Cette devise des jeux olympiques modernes illustre le but ultime de tout athlète: la victoire. Prouver aux yeux du monde entier, qu'il ou elle est la meilleure. Faire jaillir sur soi et, par le fait même sur son pays et son peuple, l'honneur. À l'origine, les jeux olympiques ont été créés en l'honneur de Zeus, vainqueur suprême devant tous les dieux. Mais il y a plus que cela. Derrière le concept de victoire se profile une longue tradition remontant à l'aube même de la Grèce ancienne. La victoire a de tout temps offert aux mortels une parcelle d'immortalité et la quête du dépassement traduit en fait une angoisse profonde devant la mort et l'oubli.

Pour comprendre l'importance de la victoire en Grèce, il faut d'abord s'arrêter à la conception de la mort chez les Grecs. Pour eux, la vie après la mort n'avait rien d'un paradis où les bons étaient récompensés pour leurs actions. Pour tous, la mort signifiait un sinistre semblant de vie terrestre, lugubre et froid, sans aucune joie ni plaisir. Ainsi, dans *l'Odyssée*, Homère met dans la bouche d'Achille ces paroles désespérées: «J'aimerais mieux, valet de bœufs, vivre en service chez un pauvre fermier, qui n'aurait pas grand-chère, que de régner sur ces morts, sur tout ce peuple éteint!»¹

Cette perception de la mort explique pourquoi les exploits faits sur terre, parmi les vivants, revêtent une telle importance. Car pour les Grecs, il existe une façon d'échapper, du moins en partie, à la mort. Il suffit de laisser dans la mémoire des hommes un souvenir

vivant, qui survivra à la mort de l'individu. Cette reconnaissance constitue une voie vers l'immortalité, une façon d'accéder au statut de héros et de devenir, tel Achille ou Ulysse, digne d'être remémoré à travers les siècles.²

Les Grecs avaient divinisé la Mémoire. En effet, *Mnémosunè*, mère des Muses, voyait à préserver le souvenir du passé. Le passé collectif du peuple, mais aussi le passé individuel de ceux qui s'en étaient montrés dignes par leurs exploits extraordinaires: les héros chantés par les poètes et, par analogie, les athlètes, héros olympiques.

La déesse de la Victoire, *Nikè*, est elle aussi très ancienne. Hésiode, dans sa *Théogonie*, la présente comme une fille des Titans, donc antérieure à Zeus et aux autres Olympiens.³ Cela illustre bien son importance dans l'esprit des Grecs. Elle est représentée comme une jeune femme ailée, tenant parfois une couronne. Les ailes de la Victoire symbolisent son caractère éphémère. Elle ne se pose jamais longtemps. Plus tard, l'évolution des idées en a fait une simple épithète, souvent accolée à la déesse Athéna elle-même, présentée comme l'Athéna *nikè* (Athéna victorieuse), vénérée dans le temple du même nom sur l'Acropole.

Ainsi, la Victoire est éphémère. Elle a besoin pour perdurer de la déesse Mémoire. Cette heureuse alliance permet de contrer la mort mais, par-dessus tout, l'oubli. Car l'oubli est perçu comme un pire châtement que la mort, une double mort en soi. L'oubli est une des étapes que le mort franchit en arrivant dans l'Hadès, en buvant l'eau du fleuve *Léthè*. Buvant cette eau de mort, il perd la mémoire du monde des vivants. La vie s'efface pour lui. Mais si son souvenir perdure dans la mémoire des vivants, il accède à une sorte d'immortalité. Si nul ne garde de souvenir du défunt, non seulement ce dernier aura perdu la mémoire de sa vie terrestre, mais il ne laissera aucune trace dans la Mémoire des hommes. En cela, il s'agit d'une double mort.⁴

La peur de la mort explique que la victoire ait été une valeur prépondérante dans l'esprit grec. La victoire donnait accès à l'immortalité et permettait de se rapprocher d'un état divin. Chez nous, le nombre important d'athlètes qui risquent santé et réputation par l'usage de drogues, dans le seul but d'atteindre le podium et la gloire de la victoire, montre que cet idéal est encore dans l'air du temps. Malgré nos avancées technologiques, la mort et l'oubli demeurent des préoccupations fondamentales qui nous hantent comme ils avaient hanté les Grecs. ♦

Julie Gravel-Richard

Collège François-Xavier-Garneau

AUBERGE
SAINT-ANTOINE
.....



UN CONCEPT UNIQUE D'HÔTEL-MUSÉE
Au cœur d'une élégance moderne,
découvrez une page d'histoire captivante
de la ville de Québec
.....

8, rue Saint-Antoine, Québec
(418) 692-2211

1. *Odyssée*, XI. Traduction de V. Bérard. Paris, Armand Collin, 1972 (1931). Coll. « Livre de poche ».
2. Concernant la nature du héros et son combat pour l'immortalité, voir J. Desautels, *Dieux et mythes de la Grèce ancienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1988, pp. 308-310.
3. P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, PUF, 1991 (1951), p. 316.
4. Le contraste Mémoire/Oubli apparaît abondamment chez les platoniciens et dans la tradition orphique. Voir à ce sujet les réflexions de J.-P. Vernant dans son article « Aspects mythiques de la mémoire » in *La Grèce ancienne*. Vol. 2 *L'espace et le temps*. Paris, Éditions du Seuil, 1991. pp. 15-46.



TROIE

Une épopée en manque de souffle

L'Iliade d'Homère est une œuvre majeure de la littérature occidentale. Regorgeant de batailles, de figures héroïques, de hauts sentiments, de bassesses, elle présente des thèmes chers à Hollywood. Il était normal qu'on s'en inspire un jour pour une grande production. Cela a donné Troie, sorti sur les écrans à l'été 2004. Le film, réalisé par Wolfgang Petersen, reprend le genre bien connu du péplum en y ajoutant les effets spéciaux derniers cris. Le but du réalisateur est de revisiter l'œuvre d'Homère en y puisant uniquement les aspects historiques du récit ou, à tout le moins, ceux qui semblent probables. Exit le merveilleux et l'intervention des dieux qui, dans l'œuvre originale, tiennent un rôle central.

UNE FRESQUE HISTORIQUE SANS CRÉDIBILITÉ

Soit. Soulignons l'effort d'adaptation d'une légende en un fait historique. Car la guerre de Troie a bien eu lieu, vers le 13^e siècle avant notre ère. Et si celle-ci n'a pas eu pour origine la fuite d'Hélène, il faut bien l'expliquer autrement. L'hypothèse présentée par Petersen qui en fait une conquête territoriale du roi achéen Agamemnon n'était pas une mauvaise idée. Or, sur le plan de la reconstitution historique, si Homère a fait des erreurs en décrivant la société mycénienne qui l'avait précédé de 300 ans en y mêlant des éléments de sa propre époque, il avait l'excuse de se baser uniquement sur une tradition orale, déformée par les siècles. Ici, le réalisateur, doté d'un budget impressionnant (175 millions de dollars US), aurait pu en éviter plusieurs en engageant un historien versé dans la culture grecque. Par exemple, une aberration géographique montre Sparte au bord de la mer Égée. Soulignons aussi l'arrivée des bateaux grecs à Troie. Leur nombre, magnifié par la magie de l'informatique, rappelle plus le débarquement en Normandie que le *Catalogue des vaisseaux* d'Homère. On a respecté le récit original en montrant de spectaculaires scènes de crémation, mais on a divagué en montrant les Mycéniens plaçant des pièces de monnaie sur les yeux des cadavres. En effet, la monnaie ne sera introduite en Grèce qu'au 6^e siècle (!) et cette coutume, tardive, consistera à placer une pièce dans la bouche du mort pour

payer Charon lors du passage de l'âme sur le fleuve des Enfers. Toutefois, on remarquera avec plaisir les chars mycéniens, copies conformes des peintures sur vases de l'époque. Le décor de Troie est trop égyptianisé pour être crédible. On reste également sceptique devant la réaction d'Achille au seuil du temple d'Apollon. Fallait-il faire d'Achille un impie parce qu'on mettait les dieux de côté? Voir le héros insultant Apollon et outrageant sa statue irrite. Surtout lorsqu'on sait l'importance de respecter les dieux chez les Grecs.

◆◆◆
Sur le plan de la reconstitution historique, le réalisateur aurait pu éviter plusieurs erreurs en engageant un historien versé dans la culture grecque.
◆◆◆

UN SCÉNARIO BOITEUX

De manière générale, le film *Troie* repose sur une bonne intention. C'est dans l'écriture du scénario que les erreurs sont les plus exaspérantes. Beaucoup de libertés ont été prises dans un but obscur n'apportant pas de rebondissement à l'intrigue. C'est le cas de la mort de Ménélas qui survient dès le premier tiers du film ou du meurtre d'Agamemnon par Briséis. Ulysse s'inquiète de rentrer auprès de Pénélope harcelée par des prétendants? Comment peut-il savoir cela? D'autant plus que les prétendants de Pénélope ne la presseront qu'après plusieurs années d'absence d'Ulysse, tandis que la guerre de Troie de Petersen s'étend sur quelques jours... et n'est donc pas la guerre d'usure de 10 ans de *Iliade* et de *Odyssée*. Autre incohérence, cette fuite salvatrice de Troyens, dont Andromaque et son fils Astyanax, par un tunnel passant sous la mer jusqu'au mont Ida (en Crète?). Petit clin d'œil à la Rome antique: cette apparition du jeune Énée portant son vieux père Anchise sur son dos recevant l'épée d'Hector. Faut-il attendre une suite au film qui mettra en scène la fondation de la Ville?

ACHILLE ET COMPAGNIE

Quant à la distribution, on ne peut reprocher le choix de Brad Pitt pour incarner Achille car cela assurait une bonne visibi-



lité au film. Son jeu est malheureusement pauvre et, en dehors d'une moue savamment étudiée, sans doute pour montrer la fameuse colère de son personnage, il offre une gamme limitée de sentiments. En fait, le personnage d'Achille est mal dégrossi, flou, instable. Cette impression résulte de mauvais choix dans le script, qui a introduit notamment un passage où Achille, amoureux de Briséis et radouci, décide de rentrer en Grèce et de laisser derrière lui son rêve d'immortalité. Le scénario aurait donc gagné à mettre de l'avant un Achille mieux resserré, plus droit et déterminé. Il faut mentionner le travail honorable d'Eric Bana qui campe un Hector crédible et touchant, fidèle à l'image du héros homérique. C'est à lui que son dus les rares moments forts de ce film. Priam est également bien défendu par Peter O'Toole et Orlando Bloom fait un Paris convenable. Toutefois, Brian Cox agace en Agamemnon caricatural. En fait, si l'issue de la guerre avait reposé sur le talent des acteurs, c'est Troie qui aurait vaincu!

QU'ON EN PARLE EN MAL...

Il est ici question de savoir ce qui ressort d'un tel film à saveur historique. Hollywood nous a parfois offert de belles surprises, comme *Gladiator*. Malheureusement, *Troie* n'est pas de cette trempe. En fait, la sortie de ce film n'a eu qu'un seul avantage: susciter l'intérêt pour une œuvre guère étudiée de nos jours, si ce n'est par quelques érudits ou curieux. *Troie* aura ainsi donné l'occasion à beaucoup de jeunes d'entrer en contact avec Homère. Il faut bien le dire, qu'on en parle en mal ou en bien, l'important est d'en parler. Et les amateurs d'Homère et d'histoire y gagnent... malgré tout. ◆

Julie Gravel-Richard

Collège François-Xavier-Garneau



L'Auberge Saint-Antoine, un hôtel-musée

Dans le Vieux-Port de Québec, l'élégance d'un hôtel du XXI^e siècle se conjugue avec l'histoire captivante d'un coin de ville enchanteur. Tout près du quartier Petit-ChAMPLAIN, l'Auberge Saint-Antoine intègre dans ses chambres luxueuses des brides d'histoire de la ville de Québec. Une phase d'agrandissement vient tout juste de se terminer et avant cette construction, des fouilles archéologiques furent réalisées, avec la collaboration de la ville de Québec et du Ministère de la culture et des communications, et permirent de mettre à jour des milliers d'artefacts remontant même au régime français. Ces découvertes sont intégrées au décor moderne de l'hôtel ce qui permet d'offrir un concept unique d'hôtel-musée.

L'Auberge Saint-Antoine occupe l'Îlot Hunt, nom donné à une portion de terre qui doit son existence à une série de remblayages progressifs ayant pour but d'agrandir l'espace entre le bord de la falaise (rue Sault au Matelot) et le fleuve Saint-Laurent. L'histoire de ce site commence dès la fin du XVII^e siècle lorsque les autorités royales françaises accordent à Charles Aubert de La Chesnaye et Philippe Gauthier de Comporté les terres au bord de la falaise, aux abords du fleuve. Ces derniers, de prospères commerçants en fourrures, y font ériger deux quais en 1699 et 1704. Ouvrage essentiellement commercial, les quais sont ensuite transformés en batterie de canons, la Batterie Dauphine. Il est d'ailleurs possible de voir des vestiges très bien conservés de cet ouvrage défensif tout près de l'entrée principale de l'auberge. En 1725, c'est le maçon et architecte du Roi Jean Maillou qui s'installe sur le site et y bâtit sa maison. Ces habitations datant du régime français furent sérieusement endommagées lors des bombardements de 1759, mais plusieurs artefacts découverts témoignent de cette période. Dès 1763, le terrain est occupé par les commerçants Stephen Moore et Hugh Finlay. Finlay est sous-ministre des Postes de l'Amérique du Nord britannique; il succède ainsi à Benjamin Franklin à ce poste. En 1822, John Chillas, commerçant et maître tonnelier, devient propriétaire des lieux et y construit un quai afin de faciliter l'accostage des bateaux. De plus, il y fait construire un entrepôt en pierres qui abrite aujourd'hui le restaurant de l'auberge. La fille de Chillas épouse un certain James Hunt, maître confectionneur

de voiles à bateaux et représentant de la firme londonienne Newman, Hunt and Company. Le Quai Hunt est l'un des plus achalandés du port de Québec en 1840 et son propriétaire habite cet îlot de plus en plus vaste avec les remblayages multiples qui permettent de gagner du terrain sur le fleuve. Cette résidence (la Maison Hunt) existe toujours aujourd'hui et abrite les suites historiques de l'auberge.¹ Avec le déclin du Port de Québec, l'Îlot Hunt sert de résidence et l'entrepôt est utilisé pour le commerce de la vaisselle et de la verrerie. Cette vocation dura pendant près d'un siècle jusqu'à la fermeture de la compagnie Vallérand dans les années 1980. Abandonné pendant plusieurs années, l'Îlot Hunt abrite dès 1992 l'Auberge Saint-Antoine. Propriété de la famille Price, l'établissement compte à l'origine 31 chambres. C'est en 2003 que l'auberge subit un agrandissement important qui porte à 95 le nombre total de chambres. De cette expansion naît un concept unique d'hôtel-musée.

Les fouilles archéologiques, en collaboration avec l'Université Laval, débutent en 1988. Ainsi, plusieurs mémoires de maîtrise portent sur les différentes périodes de l'occupation de l'Îlot Hunt. Au-delà de 5000 artefacts de différentes époques furent découverts sur le site archéologique de l'Auberge Saint-Antoine. Ces objets retracent l'histoire de ce coin de la ville: l'occupation du quai, la vocation militaire, les habitations, le commerce de la vaisselle et de la verrerie... La restauration des objets fut assurée par le Centre de conservation du Québec et par le Laboratoire de restauration et de conservation du Département d'histoire de l'Université Laval. Au total, près de 700 artefacts sont exposés dans l'auberge. Le concept d'hôtel-musée est omniprésent dans l'établissement. La façade de l'auberge met en valeur l'ancienne batterie de canons et un éclairage, provenant d'un espace d'eau, rappelle la vocation de quai de l'Îlot Hunt. Sur la rue Saint-Antoine, trois dalles sont disposées à différents endroits pour marquer les limites de la rive en 1600, 1700 et 1800. Ces repères démontrent bien l'évolution des remblayages et le terrain gagné sur le fleuve. À l'intérieur le passé se mêle au décor moderne. Le lobby de l'auberge contient les pièces les plus importantes, dont la pièce maîtresse des découvertes archéologiques: un canon du régime français. Ce précieux objet est une

découverte très rare au Québec et il est habilement situé sur une partie de la batterie de canons. En effet, l'ouvrage défensif exposé à l'extérieur se prolonge et est mis en valeur à l'intérieur de l'établissement. Tout près de la porte d'entrée, trois maquettes illustrent autant de périodes d'occupations de l'Îlot Hunt. On peut y voir le premier quai du régime français, la maison de Jean Maillou, la Batterie Dauphine, l'entrepôt en pierres... Les aires publiques sont toutes agrémentées de découvertes archéologiques et de brèves descriptions, mais le concept ne se limite pas à cela. Chacun des six étages de l'auberge présente, dès la sortie de l'ascenseur, une biographie d'un personnage relié à l'histoire du site. Ainsi, le premier étage est celui de Charles Aubert de La Chesnaye (1632-1702), le second est celui de Jean Maillou (1668-1753), suivi de Hugh Finlay (1730-1825), John Chillas (1755-1825), James Hunt (1779-1847) et André-Eusèbe Vallérand (1848-1914). Par conséquent, chaque étage est lié à une époque et les artefacts présentés aux étages sont liés au personnage. En effet, chaque chambre est parée d'un objet d'époque incrusté près de la porte d'entrée. Cet objet inspire d'ailleurs le nom de la chambre. Par exemple, une bague datant du début du XIX^e siècle orne une chambre appelée *La chambre aux époux*. De même, à l'intérieur des chambres, un artefact est inséré dans la table de nuit et son origine est inscrite sur une carte où l'on trouve une image de l'objet. Ces descriptions relèvent des traits de société captivants des régimes français et anglais. Peu importe à quel endroit se trouvent les visiteurs, ils sont toujours entourés par des traces du passé de ce coin de ville enchanteur.

L'Auberge Saint-Antoine innove en offrant l'élégance d'un hôtel moderne et l'héritage du passé. Il est plutôt rare de voir une utilisation de l'Histoire dans des domaines commerciaux de cette nature, mais ô combien intéressant d'en constater les résultats. Un proverbe rappelle que l'Histoire est partout autour de nous, c'est d'autant plus vrai à l'Auberge Saint-Antoine. ♦

Patrick Poulin

Cégep de Lévis-Lauzon

1. Les suites de la Maison Hunt sont inspirées de périodes historiques, par exemple la Française 1700, la Victorienne, la Gustav III, L'Anglaise 1800...





Des Lombards aux Vikings

Souvent nommé les siècles obscurs, le haut Moyen Âge constitue l'une des époques les moins abordées dans nos cours d'histoire. D'ailleurs, il est encore fréquent de rencontrer des partisans de la «décadence romaine» alors que le haut Moyen Âge pourrait être considéré comme une des plus grandes périodes d'expansion de la civilisation romaine, ou plutôt de la romanité. Peu à peu, toute l'Europe s'est transformée et a atteint les limites que nous lui connaissons aujourd'hui. Il est vrai que le règne de Charlemagne constitue le point central de cette période, mais qu'en est-il du recul barbare, du schisme entre Église d'Occident et Église d'Orient, l'apparition de l'islam et ses conquêtes, et qui sont ces Burgondes, Frisons, Lombards? En fait, toutes ces réponses se retrouvent dans Les racines de l'Europe: Les sociétés du haut Moyen Âge (568-888) par Michel Rouche publié en 2003 chez Fayard. De fait, l'auteur y fait la lumière sur l'évolution de l'Occident pendant ces périodes obscures.

Cette synthèse relève tous les aspects de la société médiévale située entre la chute de l'Empire romain d'Occident et la charnière avec le bas Moyen Âge, caractérisée par l'arrivée des Norrois, les Nordsmen ou plus communément les Vikings! Ces sociétés médiévales ont toutes un point en commun: la survivance de la romanité. Par romanité, on entend la pratique du droit romain, l'usage du latin comme langue prédominante en Europe, quoiqu'on observe l'apparition des langues romanes et toute la symbolique romaine demeure au centre des activités religieuses et gouvernementales. D'ailleurs, ne se convertissent-elles pas graduellement au christianisme? N'adaptent-elles pas leurs systèmes légaux avec le droit romain? Il faut toutefois y apporter des nuances. La conversion des peuples germains au christianisme ne s'est pas faite sans heurts et combien de syncrétismes religieux ont transformé des dieux locaux en Saints chrétiens? Le droit romain est appliqué, mais la Wergeld¹ existera encore longtemps chez certains.

L'œuvre de Michel Rouche ne touche pas seulement ces nouveaux peuples, mais aborde aussi des aspects peu étudiés pour cette période. Où en est la question juive? Est-ce une période violente? La pauvreté existe-t-elle? Les juifs sont tolérés dans la majeure partie de l'Europe, mais cet état de fait va changer à partir de la réforme grégorienne qui impose la religion chrétienne comme seule Vraie religion et exhorte ses fidèles à l'imposition d'une religion unique. En outre, l'Espagne fait face à une crise en ce qui a trait aux Juifs. Tantôt considérés en tant que collaborateurs de l'Ennemi sarrasin, tantôt alliés contre ce même Ennemi, les Juifs devront aussi faire face à une vague de conversion forcée. Le Nord de l'Europe connaît un phénomène semblable, mais inverse. Une vague de con-

version à la religion juive va frapper le territoire saxon et normand.

En ce qui a trait à la violence, il est important pour nous d'étudier la question avec une vision de l'époque. La mort faisait partie du quotidien au même titre que le travail dans les champs. Cependant, outre les quelques frictions entre les tribus germaniques ou encore le brigandisme, la violence était rapidement dénoncée bien que parfois banalisée. La Wergeld étant le principal tribunal contre les actes de violences, il était fréquent que les victimes n'obtiennent pas vengeance. Il arrivait souvent que les querelles résultantes d'actes de violence se muent en vendetta entre prince et dégénère en conflits armés. Toutefois, dans les sociétés où le droit romain avait le plus de rigueur il existait des semblants de tribunaux et les jugements étaient relativement équitables. Relativement, car les sociétés du haut Moyen Âge évoluèrent rapidement vers la société féodale divisant peu à peu la noblesse du clergé et du peuple. En cette période où l'espérance de vie ne dépassait que rarement les quarante années d'existence, le fait de mourir sous les coups d'un bandit ou tout autre ennemi était jugé beaucoup plus naturel que la mort liée à un âge vénérable.

Enfin, la pauvreté était une notion abstraite à l'époque. La pauvreté frappait plus souvent les hommes libres que les esclaves et le servage était en soit un juste milieu. Le libre n'avait aucune protection contre les brigands et se devait de participer à l'ost, alors que le serf et même l'esclave avaient une vie plus aisée bien que sans libertés. Il est important ici de distinguer les vrais pauvres des personnes ayant choisi la pauvreté. C'est le cas de certains ordres religieux et des ermites. Ces deux classes cléricales sont en effet appa-



raies dans cette période du Moyen Âge. Les monastères abritaient des communautés de religieux ou de religieuses qui réussissaient, grâce à leur labeur, à atteindre un certain niveau d'autosuffisance. Dans le même ordre d'idées, mais plus autonome, l'ermite vivait reclus et était souvent considéré comme un idéal à atteindre du point de vue de la sagesse d'esprit et de la pureté de l'âme. Cependant, ces exceptions dans le monde médiéval étaient très paradoxales. En effet, la quasi-totalité des ermites répertoriés ainsi que les abbés et les abesses dirigeant les monastères étaient des personnes issues de la noblesse. Ainsi, la pauvreté des serfs et des esclaves était d'un tout autre ordre difficilement concevable pour un noble.

D'un autre point de vue, le livre de Michel Rouche comporte tout de même quelques lacunes, dont trois significatives. Il ne fait pratiquement pas mention de la naissance des sociétés slaves, de la période d'expansion de l'islam, et finalement, il coupe le monde occidental de la survivance de l'Empire romain d'Orient, soit l'Empire byzantin.

Pour ce qui a trait aux Slaves, l'auteur ne les cite que comme extrême limite des frontières entre le monde occidental et le monde oriental. Cependant, le Grand duché de Kiev prend naissance lors de l'arrivée des Vikings dans la région et quelques denrées très prisées dans l'Occident médiéval provenaient des lointaines contrées slaves, ne nommons que l'ambre comme exemple. En outre, il subsiste encore un État européen qui doit son nom à l'Empire romain et qui a été christianisé vers la même époque, la Roumanie.

1. Wergeld: Principe de droit germanique par lequel une peine encourue lors d'un crime peut être commuée en peine pécuniaire, payable en argent ou en nature, calculée en fonction des rangs sociaux de la victime et du criminel et selon le type de crime commis.

Suite à la mort du prophète, les successeurs de Mahomet ont pris possession d'un immense territoire situé sur le pourtour sud de la Méditerranée et se sont enfoncés jusqu'en France, à Tour, d'où ils ont été repoussés par les Francs et c'est ainsi qu'est née la chanson de Roland. Cependant, une grande partie de cet empire religieux s'est bâti sur les vestiges de l'Empire romain. Or, pour un auteur fervent de la théorie de l'expansion de la romanité, est-il possible que ce concept se soit aussi étendu dans le monde musulman? En fait, l'Afrique du Nord musulmane a été longtemps un État indépendant du reste du monde arabe et ce jusqu'en 1171 où Saladin proclame la déchéance du califat qui régnait sur ces terres depuis près de deux siècles.

Enfin, pour de nombreux historiens, la fin du Moyen Age coïncide avec la chute de Constantinople. Or, comment est-il possible d'oublier la naissance de l'Empire byzantin et sa survivance lors de la période médiévale? D'ailleurs, les Byzantins ne sont-ils pas les premiers alliés des croisés se rendant en Terre Sainte afin de combattre les païens! En fait, l'Empire byzantin n'est abordé, dans l'œuvre de Michel Rouche, que comme référentiel au reste de l'Occident. Il faut toutefois concéder que les liens unissant cet État et l'Europe post-romaine sont des plus ténus et, en faisant abstraction des Lombards, la majorité des peuples occupant l'Europe occidentale de l'époque n'ont eu aucun contact avec leurs coreligionnaires orthodoxes. Encore de nos jours, la Turquie, qui est une ancienne possession byzantine, fait l'objet de nombreux débats quant à son adhésion à l'Europe communautaire.

Bref, la mosaïque des peuples «barbares» romanisés qui ont façonné l'Occident médiéval est clairement définie et expliquée dans ce livre de Michel Rouche. Son style est très fluide et est loin d'être aride. Chaque chapitre aborde un thème différent sans laisser la porte fermée aux autres thèmes étudiés précédemment ou ultérieurement. Ainsi, il nous est possible de lire sur un sujet qui peut nous sembler inaccessible ou hasardeux, mais qui, sous la plume de Michel Rouche, devient un réel plaisir. Une seule phrase tirée de ce livre peut en résumer le sujet même: *Un ancien monde s'en est allé, un nouveau monde est né.* ♦

Frédéric Bonin
Membre-associé

M. PAUL GÉRIN-LAJOIE

(suite de la page 7)

gens de la formation préuniversitaire. Le technique n'a pas occupé la place que le rapport Parent lui réservait à l'intérieur des cégeps.

C'est sur ce point-là que je trouvais que les cégeps n'avaient pas vraiment rempli au complet la mission que le rapport Parent leur destinait. Mais je ne pense pas que cela soit la faute des cégeps. C'est, plus probablement, la faute de la commission Parent, qui se faisait une illusion sur ce que pouvait être ce voisinage intime entre les deux ordres d'enseignement.

Dans l'ensemble, les cégeps ont rempli une mission essentielle et ils l'ont bien remplie. Deux de mes enfants, les dernières, deux filles, ont vécu tout le nouveau système y compris des cégeps déjà un peu rodés, c'est-à-dire après trois à quatre ans d'existence. Et je parle aussi de leurs compagnes et compagnons de classe, c'est donc plus général qu'une simple expérience spécifique à ma propre famille. Aussi, quand on interroge les jeunes du cégep et leur famille, je n'en connais pas qui voudraient que les cégeps soient abolis.

Pour moi, c'est une vue de l'esprit des gens qui administrent le secondaire qu'il suffirait d'ajouter une 6^e année comme il y a une 5^e après la 4^e. Comme on l'a déjà dit, le cégep est quelque chose de nature différente qui est une transition nécessaire entre le secondaire et l'université.

La nécessité de cette transition est bien illustrée par le fait qu'un grand nombre de jeunes – je ne sais pas si c'est une majorité – font plus que deux ans de cégep, surtout quand ils changent d'orientation en cours de route. Ou bien ils prennent une année sabbatique, ils se font tout un programme et partent voyager aux quatre coins du monde, cela est bon pour leur formation.

Cela montre que le cégep leur permet le développement de la maturité nécessaire pour entrer à l'université. S'il y avait seulement le secondaire, de par la nature du secondaire, il y aurait un grand manque de maturité au moment d'entrer à l'université. Le besoin des jeunes de prendre du recul, de voir d'autres choses, d'avoir l'occasion de développer leur initiative avant d'aller à l'université illustre cela de façon frappante.

Je ne suis au courant d'aucune étude qui a été faite de ce phénomène-là chez les

jeunes, ce besoin de prendre un recul pour sortir de l'état non seulement familial mais aussi de leur milieu de vie à l'école. Tout cela montre un goût d'apprendre, un goût d'être en contact avec d'autres réalités humaines et sociales. Je pense que ce point-là n'a pas été présenté en commission parlementaire ou ailleurs dans tous les débats qui ont été faits sur les cégeps. **APHCQ.** Ces jeunes-là nous reviennent avec une richesse, une ouverture d'esprit qui va en faire d'excellents étudiants à l'université, ne pensez-vous pas?

PGL. Oui, parce qu'à l'université, c'est tellement important d'avoir un esprit de recherche. À mon époque, dans les collèges des années 30 par exemple, l'enseignement de la culture gréco-romaine n'était presque uniquement qu'un exercice intellectuel. Pour la formation de notre esprit, la «gymnastique» de l'esprit, on nous faisait faire des thèmes ou des versions latines ou grecques. Mais tout cela reste abstrait quand on vit au Québec ou au Canada, même aujourd'hui avec l'enseignement de l'Histoire de la Civilisation occidentale. C'est lorsque que l'on arrive à travers Athènes et Rome, et dans tous ces endroits dont l'on a entendu parler dans les recherches que l'on a pu faire, que l'on s'aperçoit que la civilisation gréco-latine est une réalité vécue! Et non pas simplement un exercice intellectuel.

◆◆◆

**Le cégep, c'est vraiment le passage
d'un endroit à un autre, un pont.
Et un pont, ça n'a pas besoin
d'être long mais il en faut un, quelle
que soit la largeur de la rivière!**

◆◆◆

Aujourd'hui, on a la chance de voir les choses. Cette façon d'autrefois, qui ne consistait qu'à former uniquement par les livres est résolue. Aujourd'hui, on a donc toutes ces possibilités et le cégep est évidemment au point charnière du cheminement, le point de liaison. J'insiste sur cette notion. Le cégep, c'est vraiment le passage d'un endroit à un autre, un pont. Et un pont, ça n'a pas besoin d'être long mais il en faut un, quelle que soit la largeur de la rivière!

APHCQ. Au nom de l'APHCQ, nous tenons à vous remercier de nous avoir accordé ce moment de discussion fort agréable. **PGL.** J'y ai trouvé un grand plaisir, et vous souhaite grand succès. ♦

Les CARTES du MONDE

Commentaires et statistiques

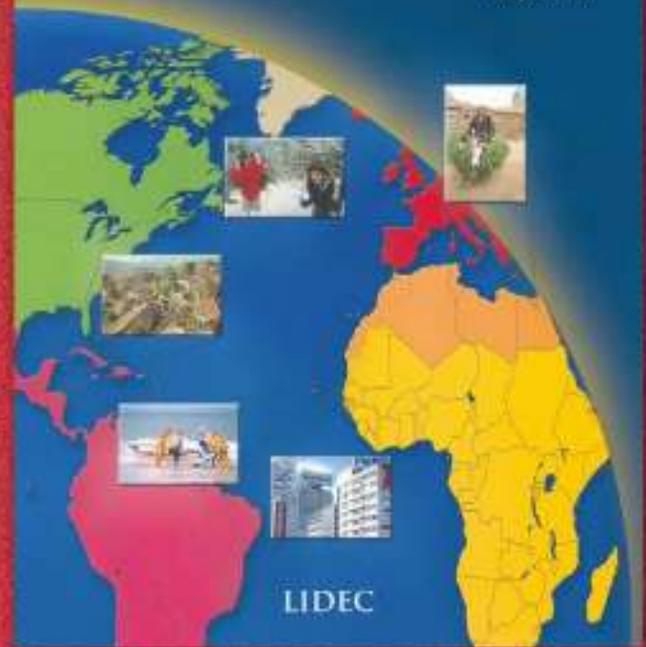
François CARRIER

ISBN 2-7608-4675-X
48 pages

Les CARTES du MONDE

Commentaires et statistiques

François Carrier



SOMMAIRE

LE MONDE EN 2004

Partie 1 - Le monde physique

- 1.1 La surface de la Terre
- 1.2 Les grandes zones climatiques

Partie 2 - Les régions du monde

- 2.1 Les grandes régions géohistoriques du monde actuel
- 2.2 Europe, Russie et Caucase
- 2.3 Maghreb et Moyen-Orient
- 2.4 Afrique subsaharienne
- 2.5 Asie centrale et du Sud
- 2.6 Asie de l'Est
- 2.7 Asie du Sud-Est et Océanie
- 2.8 Amérique du Nord
- 2.9 Amérique latine et Caraïbes

Définitions et sources des indicateurs statistiques

NOUVEAUTÉ



4350, avenue
de l'Hôtel-de-Ville
Montréal (Québec)
H2W 2H5
Téléphone: (514) 843-5991
Télécopieur: (514) 843-5252
Site Internet:
<http://www.lidec.qc.ca>
Courriel: lidec@lidec.qc.ca